

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XI.

No. 17.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, la ligne, 10 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 22 AVRIL 1880

AVIS IMPORTANTS

L'Opinion Publique est imprimée et publiée tous les jeudis par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (limitée,) à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de trois mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

NOTRE PRIME

Nous avons à offrir à nos abonnés, cette année, une prime qui va faire sensation, la plus belle à l'exception d'une seule, de toutes celles que nous avons données depuis l'existence de L'OPINION PUBLIQUE. C'est une grande gravure qui représente la sainte Vierge tenant sur ses genoux le Christ et saint Jean-Baptiste enfants. Rien de plus poétique, de plus charmant que cette gravure; elle éveille les souvenirs les plus religieux, inspire les sentiments les plus suaves. Nous sommes sûrs que ceux qui l'auront vue une fois, voudront l'avoir à tout prix pour la faire encadrer.

Que nos abonnés se hâtent donc de payer ce qu'ils nous doivent afin d'avoir droit à cette prime et que ceux qui ne sont pas encore abonnés à L'OPINION PUBLIQUE se hâtent de le devenir.

Il n'y a pas un pays au monde où les propriétaires de journaux offrent au public autant d'avantages. "Je suis heureux, nous disait quelqu'un, d'être abonné à L'OPINION PUBLIQUE, c'est un journal intéressant et instructif; il forme relié un volume précieux que je conserve avec soin, mais que je puis vendre au bout de l'année assez cher pour me rembourser de ce qu'il me coûte, et j'ai par-dessus le marché une prime qui vaut, à elle seule, le prix de l'abonnement." Rien de plus vrai et ceux qui sont en état d'apprécier ces avantages devraient se faire un devoir de répandre partout L'OPINION PUBLIQUE, de la faire recevoir dans toutes les familles où on sait lire.

Auront droit à notre prime tous ceux qui auront payé leur abonnement jusqu'au premier janvier prochain et les nouveaux abonnés qui auront payé une année d'avance.

LE 24 JUIN PROCHAIN À QUÉBEC

Nous disions, il y a quelque temps, qu'on devait s'efforcer de donner un résultat pratique à la grande démonstration nationale qui aura lieu à Québec, le 24 juin prochain. Nous exprimions l'opinion que cette grande fête ne vaudrait pas ce qu'elle va coûter, si elle n'avait d'autre effet que d'affirmer notre patriotisme bien connu, dans des discours brillants mais éphémères.

Dans les circonstances difficiles où se trouve la province de Québec, au milieu des ruines amoncelées du commerce et de l'industrie, en face des ravages que l'émigration fait au milieu de notre population affamée, nous n'hésitons pas à dire qu'on doit profiter de la grande réunion nationale du 24 juin prochain pour discuter les questions qui intéressent l'avenir de notre nationalité, sa situation matérielle.

Ce n'est pas l'absence de patriotisme ni de religion qui menace notre avenir, c'est la pauvreté. Si jamais nous perdons toute influence en Amérique, voir même notre autonomie, ce n'est pas probablement parce que nous ne serons pas assez moraux ni assez religieux, mais parce que nous serons trop pauvres pour nous faire craindre et respecter.

Non-seulement la pauvreté nous décime et chasse à l'étranger une bonne partie de notre population, mais elle enlève à ceux qui restent, à nos hommes politiques surtout, l'influence, l'autorité et l'indépendance dont ils ont besoin pour faire valoir nos droits et nos intérêts.

Nous ne comptons presque plus pour rien dans toutes les grandes entreprises et institutions industrielles et financières du pays, et même de notre province. On entend dire tous les jours par des hommes importants : "Je ne suis pas libre de dire et de faire ce que je voudrais."

Sait-on ce qui arrivera si ce mouvement de décadence continue? Un jour viendra où nous ne trouverons plus parmi nous des hommes assez indépendants pour se mettre à la tête de mouvements populaires, où il nous faudra, comme aux Irlandais, nous adresser à des Anglais et à des protestants pour la défense de nos droits et de nos intérêts.

Un pays où les hommes de talent ne peuvent parler et agir sans mettre en danger leur existence et celui de leurs familles, est nécessairement voué à l'impuissance. Quand une nation s'est habituée, de père en fils, à courber la tête, elle ne peut plus la relever; à force de se taire, elle finit par ne plus parler. Le génie, qui a besoin d'air et d'espace, de liberté et d'indépendance, est étouffé chez un pareil peuple dans son berceau; les belles intelligences et les grands caractères s'étiolent comme des fleurs privées de soleil.

Donc, ce qu'il nous faut avant tout, à l'heure qu'il est, c'est de chercher et de prendre les moyens d'améliorer et d'assurer notre situation matérielle ou financière, et, puisque la grande famille canadienne se réunit le 24 juin prochain, la solution de ce problème devrait être le principal sujet de ses études et de ses délibérations.

Pour atteindre ce résultat, nous nous permettrons de faire aux organisateurs de la fête les suggestions suivantes :

1o. On devrait préparer des essais et des discussions sur les questions qui intéressent le plus notre avenir, sur les meilleurs

moyens à prendre, par exemple, pour assurer la prospérité de notre pays, et des résolutions à ce sujet pourraient être proposées.

2o. Au lieu de souscrire pour l'érection d'un monument, on devrait former une grande société de colonisation, dont le bureau central serait à Québec, avec des succursales dans toutes les autres villes canadiennes—le tout sous la direction et la protection de l'archevêque et des évêques de notre province. L'organisation d'une pareille société, sur des bases solides, seule, ferait de la démonstration du 24 juin une œuvre utile et nationale. Ce serait le plus beau monument, le meilleur souvenir de la fête.

3o. Pourquoi n'offrirait-on pas une récompense à celui qui proposerait le meilleur plan d'organisation pour une société de cette nature, laquelle récompense lui serait présentée d'une manière solennelle pendant la fête?

4o. Ne pourrait-on pas aussi exciter l'émulation de nos poètes, en offrant un prix—ne serait-ce qu'une couronne d'épée—à la meilleur pièce de poésie sur la fête du jour?

Nous jetons à la hâte sur le papier les premières idées qui nous viennent à l'esprit simplement pour montrer comme il serait facile, si on voulait y penser, de préparer un programme vraiment utile et pratique. La bonne musique, les discours patriotiques et religieux ne nous manqueraient pas, mais que restera-t-il de tout cela? Quels moyens prendra-t-on pour que la fête du 24 juin ne soit pas qu'un mirage trompeur, un météore brillant? Voilà la question que nous soumettons à l'examen des dévoués organisateurs de la fête.

L.-O. DAVID.

LA SESSION

Le bill de M. Girouard a créé dès l'abord un intérêt général. Il touchait à un sujet qui a le privilège de toujours commander l'attention. Il est à croire que, pour la plus belle moitié de notre société surtout, cette affaire de la législation des mariages entre beaux frères et belles-sœurs a pris le pas sur toutes les autres questions que la session actuelle a vu surgir. C'est un symptôme dont il serait superflu de vouloir indiquer la cause. Il suffit de se rappeler qu'il s'agissait d'un de ces rares projets de législation qui touchent par un côté aux affaires du cœur, et qui, par conséquent, tombent en plein dans le domaine du beau sexe. Et ce dont on doit s'étonner, c'est que parmi les requêtes et adresses de toute sorte que le parlement a reçues dans cette occasion, il ne s'en soit trouvées aucune de provenance féminine. Ce n'est pas aux États-Unis que la chose se serait passée ainsi, sans l'intervention du sexe aimable. Le sujet n'avait pas, cependant, une importance moindre aux yeux de la fraction moins sentimentale et plus positive de la population. Il y avait en jeu une haute question sociale, beaucoup plus grave et sérieuse que la plus solennelle question de finance, puisque l'ordre des intérêts moraux l'emportait toujours et naturellement sur l'ordre matériel. C'était la première fois que la Chambre des Communes était appelée à légiférer sur le mariage, matière d'importance majeure où les premiers principes

sociaux sont engagés. La constitution de 1867 donne par un mot au parlement fédéral le contrôle de la législation en cette matière, ce qui a trait au mariage seul étant du ressort des deux Chambres, et ce qui concerne le divorce étant du ressort exclusif de la Chambre haute. La sous-section qui se rapporte à ce sujet implique une exception à la clause principale qui réserve la législation civile en général aux législatures provinciales. Le titre du mariage, dans notre code civil, se trouve par là enlevé en grande partie aux législateurs locaux pour passer aux législateurs fédéraux. Cet effet de l'acte de Confédération était jusqu'à présent resté plus ou moins oublié. Il aurait fallu quelque procès particulier ayant trait à ce point pour réveiller l'attention en provoquant l'examen et la discussion. En attendant, personne n'y songeait. C'est ce qui explique comment le bill de M. Girouard a pris son monde par surprise, et pourquoi la plupart ne savaient à quoi s'en tenir lors de son apparition, et il faut bien le dire, lors du vote même, qui a été donné mercredi dernier. La Chambre et l'opinion publique n'avaient pas eu le temps de mûrir la question, et l'on compte en bon nombre les députés qui ont opiné à l'aveuglette. Bien plus, les guides naturels de l'opinion ont semblé en défaut. Aussi, eût-il été désirable de remettre l'affaire à plus tard, et la Chambre eût peut-être agi plus prudemment en votant le renvoi à six mois. La tâche de le faire pour elle va incomber au Sénat, qui la remplira probablement sans se faire prier. D'ici à la prochaine session on aura le temps de se voir, et il pourrait arriver alors que ceux qui auront raison les derniers soient les seuls qui aient eu vraiment raison dès le commencement, en dépit de l'énorme majorité qui a appuyé le bill et combattu les amendements. Quant aux conséquences pratiques que pourrait avoir le projet s'il devenait loi par l'assentiment du Sénat et du gouverneur-général, on peut s'en faire une idée par le fait que plusieurs personnes appartenant à la catégorie intéressée, et qui ne sont pas dans les conditions voulues pour obtenir la dispense religieuse n'attendraient que ce moment pour s'unir en dépit de l'Église, c'est à dire pour se prévaloir du privilège du mariage civil que la loi accorderait. Le Sénat, qui vraisemblablement va se mettre en travers de ces projets, sera dans son rôle en décidant que cette idée nouvelle ne perdra rien à rester en disponibilité jusqu'à une autre année. Et M. Girouard, dont voilà l'amour-propre satisfait à bon droit, sera peut-être lui-même de ceux qui ne verront pas de mal à cela. Il a lieu de s'applaudir de la session qu'il a causée dans tout le pays et du triomphe que constitue pour lui le vote de mercredi.

Ce vote a été l'événement de la semaine. La discussion a pris la plus grande partie de la séance de mercredi.

Lundi et mardi, la Chambre avait égrené les subsides, pour les travaux publics, la milice, l'immigration. L'hon. M. Masson prit la parole à la séance de mardi. Le président du Conseil semble avoir retrouvé toute sa vigueur. Sa parole était aussi vive, forte, animée, qu'autrefois. C'était la première fois qu'il parlait aussi longuement depuis l'ouverture de la session, et la Chambre l'écoutait avec plaisir. La santé de l'honorable ministre a visible-

ment bénéficié du repos qu'il a pris depuis quelques mois qu'il est délivré du fardeau de l'administration d'un ministère.

Avant de reprendre l'étude des subsides, jeudi, au chapitre des chemins de fer, Sir Charles Tupper fit un discours préliminaire sur les travaux du Pacifique. Il parla trois heures durant. M. Blake lui répliqua. C'était une passe-d'armes attendue et annoncée, qui attira une foule de spectateurs. La galerie regorgeait de monde le soir. Son Altesse la princesse Louise elle-même avait paru dans l'après-midi. La joute s'est continuée vendredi, et le débat va se poursuivre encore cette semaine.

M. Blake, par sa motion, propose de jeter la Colombie pardessus bord, et de ne pas s'occuper d'elle pour le moment, dans l'exécution des travaux du Pacifique, en dépit des engagements pris. Ce qu'il y a d'embarrassant en ceci, c'est que les travaux en question ont été inaugurés, pour ainsi dire, par M. Mackenzie lui-même, qui avait demandé en 1878 des soumissions pour la construction de cette partie du chemin. Voter pour la motion de M. Blake, c'est donc atteindre en face M. Mackenzie. On attend avec une vive curiosité l'action de la gauche.

A. GÉLINAS.

TOUJOURS LE CENTIN

Savoir que *ganquayse* se traduit par passerelle et *rabbet-plane* par guillaume; connaître sur le bout du doigt les règles du subjonctif; ne jamais buter contre les participes passés, ni s'éventrer sur les virgules et les points d'exclamation placés de travers; orthographier eichnal et linceul comme il faut; avoir feuilleté tous les dictionnaires et retenu les diverses acceptions de certains mots:—c'est beaucoup.

Publier un manuel des expressions vicieuses, où l'on ridiculise l'emploi de mots anglais—souvent défigurés—dont nous avons l'équivalent en français,—c'est d'un patriote.

Mais tout cela ne fait pas un écrivain, et il sied bien, en tel cas, de laisser de la latitude aux autres, surtout d'éviter le persiflage.

* *

Je me figure la joie d'un éplucheur de phrases qui met le pouce sur un terme vieilli, impropre, mal épilé. Comme un entomologiste qui a découvert une espèce rare, il promène sa trouvaille par tout le voisinage, triomphe secrètement de ses confrères moins heureux, nargue celui-ci, badine celui-là, et finit par épingler le malheureux insecte dans sa collection. Quel bonheur de songer que l'on signalera l'échantillon aux initiés, avec commentaires du cri, que l'on s'entendra dire: "Oh! l'infatigable piocheur!" par les uns, pendant que les autres, les rivaux, bineront! L'astronome qui découvre une comète sans queue ressent moins de bonheur et fait de moins séduisants rêves de gloire. Le bon jardinier voudrait bien ne jamais avoir de pucerons sur ses chères fleurs, sur ses doux fruits; cependant, quand il en trouve, avec quelle satisfaction ne les écrase-t-il pas d'un tour d'ongle!

Oui, la jouissance de l'éplucheur, de l'échenilleur, est vive, quoique stérile. Il ne doit pas néanmoins confondre l'abeille avec le frélon, l'insecte utile avec la jaune chrysomèle.

Si je parle de cela, c'est que certaines de mes phrases ont été épinglées sans raison comme sans à-propos.

Je vais dire par qui, où et comment:

Quis, quid, ubi, quibus auxiliis, cur, quomodo, quando.

* *

Quis? Mon article sur le centin m'a valu deux réponses, l'une, courtoise, de M. Tardivel, l'autre, aigre-douce, de M. Gingras: c'est de cette dernière, c'est de son auteur, que je parle aujourd'hui.

Quid? M. Gingras en veut à trois expressions: afficher son respect pour la langue; "afficher un écriteau," le centin qui porte "crânement" la feuille d'érable. Je maintiens ces expressions, et

mon censeur aura autre chose à faire qu'à les guillemeter, s'il veut que je les désavoue.

Ubi? La critique a paru dans L'OPINION PUBLIQUE.

Quibus auxiliis? En d'autres termes, quels arguments ont été invoqués? C'est ce que nous verrons dans un instant.

Cur? Probablement parce que j'avais fait son éloge et mis sans nécessité son nom devant le public.

Quomodo? Je laisse ses lecteurs juges du style et des arguments.

Quando? Il y a quelques semaines de cela, et je ne devrais pas souffler sur la braise à peine couverte de cendres. Mais que voulez-vous? l'audace, la provocation reçue, et quelque malin diable aussi qui me pousse!

* *

Du temps que j'étais journaliste, j'ai eu parmi mes compositeurs un garçon de vingt ans, intelligent, et qui cherchait à s'instruire. Il lisait, il tâchait de se rendre compte des choses. Trop, comme on va le voir.

J'avais un jour, au cours d'un article sur l'économie politique, parlé d'une manufacture d'alun. L'épreuve arrive, j'y lis Alain, je corrige et n'y pense plus. Mais je ne me rendais jamais chez moi qu'après avoir jeté un coup-d'œil sur le premier exemplaire du tirage, afin de m'assurer s'il n'y avait pas quelque coquille trop gigantesque. Or, ce soir-là, je lus en toutes lettres "la manufacture d'Alain." Furieux, j'interpelai le prote pour savoir qui avait corrigé l'épreuve dans la galée.

—C'est moi, monsieur, dit en s'avançant mon gaillard de compositeur.

—Vous en avez fait de belles. Pourquoi n'avez-vous pas suivi mes corrections et mis alun à la place d'Alain?

—C'est que, dame! vous vous étiez trompé, et j'ai cru vous rendre service...

—Comment cela?

—C'est que je la connais bien la manufacture d'Alain. C'est un de mes amis, qui demeure à trois portes de chez nous, et il écrit son nom A-l-a-i-n.

Je partis d'un immense éclat de rire et m'en allai.

* *

En cheminant, je songeais au rôle du typographe, à l'influence d'une seule lettre mise à la place d'une autre, aux conséquences d'un mot changé. Je me rappelai les coquilles célèbres, celle entre autres de ce compositeur, qui, ayant mal lu le manuscrit de Malherbe, lui fit dire:

Et rose elle a vécu ce que vivent les roses
au lieu de:

Et Rosette a vécu, etc.

C'était une heureuse faute que celle-là, du moins. Mon compositeur à moi m'avait fait dire une sottise.

Que de compositeurs têtus, de correcteurs inintelligents ont depuis fait jurer et se vendre à tous les diables nos auteurs canadiens! Marchand, qui, voulant taquiner Chauveau, parle de sa "Petite Revue Mensuelle," tandis que le correcteur persiste à laisser "Revue." Fréchet qui dut, après six révisions et cinq cents jurons, faire un voyage d'Ottawa à Montréal pour avoir raison du correcteur qui, dictionnaire en mains, s'acharnait à conserver une *s* à Londres dans le vers suivant:

Rampant à Londres et gueux partout.

* *

Mais je dois revenir à M. Gingras et à ses arguments contre l'emploi du mot centin.

Il ne faut pas croire que l'anecdote qui précède soit une digression.

M. Gingras est pour centime et contre centin; il est contre centin parce qu'il est pour centime; et il est pour centime parce que si centin signifiait quelque chose, ce serait dix dizaines ou un total de cent parties, notre unité monétaire en un mot. Le centin vaudrait un dollar! Passe, si on l'écrivait *centain*, qui veut dire cent choses et non la centième partie d'une chose. D'après la règle qui fait que quatrains, sixains, huitains, dizains, douzains se disent

d'une pièce de quatre, six, huit, dix, douze vers, je comprends que, par analogie, centain puisse s'appliquer à une pièce de cent vers, et, par extension, à un tout, monétaire ou non, composé de cent parties. C'est l'oreille qui, dans ce cas, joue le tour à mon contradicteur.

Une chose bonne à connaître pour ceux qui récitent les dictionnaires par cœur, c'est l'étymologie. Malheureusement pour plusieurs, il faut avoir appris le grec et le latin.

L'article de M. Gingras m'a appris deux choses: le centin a été créé et mis au monde par M. Guillaume Lévêque, et non par M. E. P. Dorion, et M. Lusignan fait de la fantaisie à la Théophile Gautier. N'étant pas nyctalope, rien autre chose ne m'a frappé dans l'obscurité où j'ai vu confusément remuer une phalange de qui et de que, si ce n'est l'/h en trop dans le nom d'un grand homme. Citer un nom célèbre et mal l'écrire, tout en me faisant l'honneur d'y accoler le mien, c'est un procédé barbare.

* *

Au fond, c'est peut-être pour m'humilier que M. Gingras nous met côte à côte. N'ai-je pas écrit que le centin porte "crânement" la feuille d'érable! Et Théophile Gautier n'a-t-il pas écrit qu'à l'approche du port, les roues d'un navire semblaient battre plus joyeusement l'onde! En lisant ma phrase, M. Gingras a dû se dire: "Le centin, chose inanimée, ne peut avoir de crânerie; pour être crâne il faut vivre et penser: donc Lusignan a mal dit."

Tout comme ce puriste, ce rigoriste, que Pontmartin met en scène dans un de ses romans, et qui se récrie contre le mot "impossible" appliqué, s'il m'en souvient bien, à une toilette:

—Puisque la toilette existe, elle est possible; étant possible, elle n'est pas impossible: donc on ne saurait dire une toilette impossible.

Il en existe plus qu'on ne croit de ces féroces logiciens.

Avec eux, il n'y a pas moyen d'animer la nature, les œuvres de l'industrie, quoi que ce soit. Du naturalisme tout pur, du positivisme absolu. C'est d'eux que l'on peut dire: secs comme le nord-est... ou comme un dictionnaire. Ce sont des gens qui font fi de toute poésie, de toute euphonie, au profit des lexiques et des grammaires. Rien ne les empêchera de dire: "Il faudrait que vous vous enthousiasmassiez," et si vous vous bouchiez une oreille, ils vous boucheront l'autre à coups de dictionnaire. Plus de fables, plus d'apologues, les animaux et les choses inanimées ne pouvant tenir de langage! Le terre-à-terre dans toute sa vulgarité.

* *

Le centin a deux classes d'adversaires: ceux qui, comme M. Tardivel, le trouvent laid et disent qu'il ne fera pas vieux os, et ceux qui ne veulent recevoir dans le langage que ce qui nous vient de France.

Aux premiers je réponds: "Un peu de patience! Le centin est jeune, il n'est en possession de son état civil que depuis une douzaine d'années; mais sa légitimité est établie, et, beau ou laid, il fera son chemin."

Aux seconds je dis: "En matière de langue, il n'y a ni mère-patrie ni colonies; nous avons absolument les mêmes droits que nos frères de France."

Cette proposition fera le sujet d'un prochain article.

Paulò majora canamus.

ALPHONSE LUSIGNAN.

CHRONIQUE AMÉRICAINE

NEW-YORK, 17 avril 1880.

Au risque de passer pour un lunatique, je vais essayer de compléter ma pensée au sujet de ce fameux *Tunnel sous fluvial entre Hochelaga et Longueuil*. Tunnel que je persiste à croire possible et même indispensable à la prospérité matérielle de Montréal et qui sera, j'y compte, une des gloires du Canada français.

Le chiffre de 5,000 pieds comme lon-

gueur total du tube me paraît insuffisant, car si j'en crois mes souvenirs et mes cartes, le Saint-Laurent, en face Hochelaga, mesure à peu près cette distance; or puisque les deux extrémités du tunnel émergeront du sol à 1,000 pieds de la rive, c'est donc 8,000 pieds qu'il me faut.

Si 15 pieds de diamètre sont suffisants pour donner passage à toutes sortes de véhicules la superficie totale des parois du tunnel sera environ de 400,000 pieds. A une demi piastre par pied cela fait \$200,000.

Pour percer un trou aussi large et aussi profond, pour extraire du sol une pareille masse, sous un fleuve comme le Saint-Laurent, les vieux procédés du travail manuel sont insuffisants. Des machines puissantes, mues par la vapeur, devront frapper, mordre, entailler le sol sans relâche. Des pompes formidables devront aussi être établies des deux côtés du tunnel pour aspirer l'eau qui se rencontrera dans les gisements sous-marins et par la même occasion elles enverront en grande quantité, aux travailleurs qui creuseront la galérie, de l'air dont ils auront le plus grand besoin.

De grandes quantités de bois de charpente devront être employées dans ce travail souterrain; cependant, malgré ces dépenses multiples je crois que le percement du tunnel—sans la maçonnerie—n'excedera pas \$600,000.

Le chiffre de un million de piastres est la limite extrême de la dépense totale.

Après une étude plus approfondie, je trouve que pour loger toute cette maçonnerie et la charpente qui la protégera, il faudra déplacer deux millions et demi de pieds cubes de terre.

Si je suis bien informé, je pense que le lit du fleuve se prêterait à merveille à cette opération. Il est tout à fait probable qu'il ne contient aucune masse rocheuse considérable. En examinant de près le rivage et les berges argileuses de l'île Saint-Hélène, on en est à peu près sûr.

Néanmoins, il sera nécessaire de faire précéder les travaux du tunnel par des sondages multipliés et intelligents.

Car tout dépend de la nature du sol; si par malheur on devait rencontrer des masses granitiques la dépense serait quadruplée. J'espère qu'on n'aura pas à faire jouer la mine et que la pelle et la pioche de nos braves et robustes canadiens auront raison de toutes les difficultés, quelles qu'elles soient.

Plus j'avance dans mon utopie plus je la vois réalisable.

C'est ce qui fait que j'en parle au futur positif, tandis que je devrais employer le conditionnel. Si les capitalistes avaient ma foi le tunnel serait fini dans deux ans.

Tout le monde sait qu'il existe un tunnel de ce genre à Londres sous la Tamise. Donc la question n'est pas de savoir si ce travail est possible. Ce qu'un Français autrefois a fait en Angleterre, un autre Français du Canada peut le faire sous le Saint-Laurent à Hochelaga.

L'important est de ne pas exagérer la dépense, de faire un travail solide et véritablement utile.

On peut s'attendre, si ce projet est mis à exécution, que Longueuil, Hochelaga et même Montréal fournissent à cette œuvre comme une large subvention.

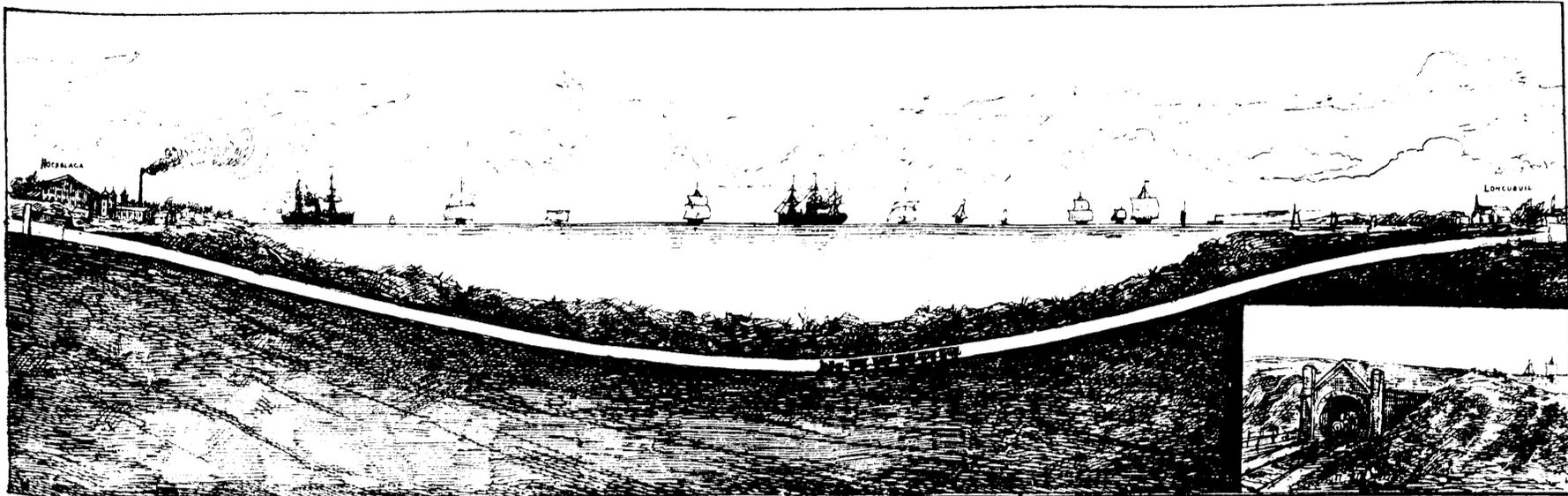
Il n'est pas impossible, non plus, que le *chemin de fer du Nord* n'entreprenne cette voie de communication pour son propre compte.

On peut s'attendre à tout avec une pareille idée, même à l'indifférence! J'envoie ci-joint un dessin qui rendra compréhensible le projet étrange que j'ai conçu et que d'autres exécuteront.

Que Dieu protège le tunnel d'Hochelaga et Longueuil!

ANTHONY RALPH.

Nous espérons pouvoir publier bientôt un travail remarquable de M. Pagnuelo sur les réformes nécessaires dans l'organisation et la procédure de nos tribunaux. Il est heureux qu'il se trouve dans le barreau quelqu'un qui s'occupe des intérêts de cette profession et la de société.



TUNNEL



SCÈNES DE SUCRERIE

ÉCHOS

Le cercle catholique de Québec a invité quelques sociétés françaises de la Louisiane à se faire représenter à Québec, le 24 juin prochain. Le *Propagateur Catholique*, de la Nouvelle-Orléans, a répondu au nom de ces sociétés, et en acceptant pour elles l'invitation. Nous faisons voir, il y a deux mois, dans ces colonnes mêmes, l'a propos d'une démarche comme celle que le Cercle catholique a faite subséquemment. Nous serons heureux de faire la connaissance, le 24 juin, des représentants de nos compatriotes de la Louisiane.

* *

Des nihilistes entreprenants, déguisés en marmitons, ont tenté d'empoisonner le czar, la semaine dernière, en mettant de l'arsenic dans ses aliments. Ils ont été découverts avant d'avoir pu mettre leur plan à exécution.

Le czar a encore du bonheur dans son malheur. Mais la chance continuera-t-elle toujours à venir ainsi à son secours? Le passé ne garantit pas l'avenir, et en présence de la persévérance diabolique de ses ennemis, il y a plutôt vraisemblance que cette chance fera défaut quelque jour, au puissant monarque, qu'elle se lassera avant eux, et alors malheur à lui.

Combien y a-t-il de personnes qui voudraient posséder au prix d'une pareille existence le plus beau trône de l'Europe et du monde. On cite le mot d'une jeune princesse ambitieuse: "Être reine de France comme Marie-Antoinette quitte à mourir comme elle." Voilà un souhait bien étrange, mais qui serait plus explicable, cependant, que celui d'être empereur à la façon d'Alexandre II.

* *

M. Tardivel propose l'organisation d'un congrès littéraire, d'une espèce d'académie qui serait chargée de reviser de temps à autre notre langue et de décider de la valeur des innovations, néologismes, traductions, etc. C'est une idée qui a indéniablement le mérite de l'originalité. Le grammairien du *Canadien* pourrait être secrétaire de la nouvelle société.

En attendant, c'est le goût public seul qui décide du sort des mots insolites que nous sommes forcés parfois d'introduire dans notre langage. Si ces mots sont de bon aloi, ils ont la chance de rester, chance qu'ils perdraient peut-être s'ils étaient soumis à l'appréciation de l'académie projetée. Les académies, c'est connu, n'ont pas toujours le goût d'une sûreté infaillible. Il leur arrive d'errer pour le moins aussi souvent que le sens populaire laissé à lui-même. Elles s'entendent mieux à faire des dictionnaires, c'est-à-dire à circonscrire la langue, qu'à la développer et l'enrichir. Cette dernière charge incombe aux écrivains et au public. Quant au droit de notre public de coopérer au développement de la langue, il existe. Nous ne sommes pas en France, il est vrai, mais, comme le disait si bien M. Lusignan, pour la langue il n'y a pas de colonies.

* *

On considère que la nouvelle évolution du *Globe*, qui a fait une espèce de soumission à M. Blake au sujet de la politique du Pacifique et en manière de rétractation de son article d'il y a quinze jours, diminue les chances de M. Mackenzie comme leader. M. Blake pourrait bien finir par l'emporter. En tous cas, le principal obstacle à sa marche ascendante est renversé par le fait de la soumission du *Globe*.

Le *Mail*, traitant il y a quelque temps de cette rivalité des deux chefs, faisait une singulière prédiction. Suivant lui, les libéraux allaient faire l'essai de M. Blake comme leader prochainement, mais l'essai ne réussirait pas, et avant deux ans ils seraient revenus à M. Mackenzie. Le *Mail* renvoyait ses lecteurs à la date indiquée pour vérifier sa prophétie, avec une assurance parfaite. Il pourrait fort bien en arriver ainsi. L'opposition ne tarderait pas à s'apercevoir probablement, si M. Blake devenait son chef, qu'il n'a pas toutes les qualités requises pour conduire un parti.

A. G.

UNE IDÉE PATRIOTIQUE

M. Gustave P. Labat expose dans la *Revue Militaire Canadienne* de Québec, un projet sur lequel nous appelons l'attention du gouvernement et de tous ceux qui s'intéressent au progrès de l'art militaire et de la colonisation dans notre pays. Nous espérons que la presse s'emparera de ce projet, le discutera et en fera accepter l'idée, la substance, sinon tous les détails par ceux qui gouvernent le pays. Les deux gouvernements pourraient contribuer à son exécution, l'un en fournissant l'argent et l'autre les terres. Nous reviendrons sur ce sujet; en attendant, nous détachons de l'écrit de M. Labat l'extrait qui suit:

Supposons que le Canada crée un corps régulier de volontaires de mille hommes, dont l'engagement serait de cinq ans; qu'il donne à chacun de ces hommes la solde qu'on donne actuellement aux hommes des batteries "A" et "B," avec cette différence toutefois qu'ils ne toucheraient que la moitié de leur solde, mensuellement, pendant l'engagement; (moyen sûr d'empêcher les désertions,) et, à l'expiration de l'engagement, que le gouvernement fournisse à ces hommes quelques arpents de terre—il n'en manque pas en Canada—quelques instruments aratoires, des semences pour une année, et avec les deux ou trois cents piastres retenues sur ses cinq années d'engagement, cet homme, qui serait resté dans la misère, dans le vice, dans le crime peut-être, si le pays ne lui avait tendu la main, deviendra fermier, cultivateur, marchand, grâce à son petit pécule qu'il aura noblement gagné au service de son pays. En outre, et si jamais l'ennemi se présente, cet homme qui a été brisé au rude métier des armes pendant cinq ans, prendra courageusement son fusil pour défendre son pays, car en même temps il défendra son bien, sa propriété, son *at home*, fruit de cinq ans de labeur à l'école saine, forte, réglée, morale, disciplinée, patriotique du soldat, l'expérience ayant prouvé que celui qui possède quelque chose se défend mieux que celui qui n'a rien.

Ce moyen ne serait-il pas plus efficace, plus sûr; n'offrirait-il pas plus de garanties que tous ces corps de milice, dont la majeure partie est très respectable et digne de porter les armes, il est vrai, mais dont quelques-uns sont soldats... uniquement pour le costume?

Combien coûterait la création d'un corps de mille volontaires organisé en troupes régulières? D'après calcul, environ deux cents mille piastres par an.

Serait-ce donc une folle dépense que d'employer cette somme pour assurer au pays mille hommes de troupe régulière qu'on pourrait d'abord partager en deux ou trois corps pour la défense nationale, et qu'on déverserait ensuite tous les cinq ans dans les plaines fertiles du Canada, sans qu'ils puissent toutefois aliéner ni vendre leur terre, laquelle reviendrait alors de droit à l'État?

Total dans vingt ans d'ici: une légion de quatre mille hommes, forts, robustes, dans la force de l'âge, aptes à cultiver les richesses de votre pays et à le défendre.

Si nous soumettons respectueusement cette idée, c'est à la seule fin de contribuer à la solution du problème qui occupe tant les esprits en ce moment: *la défense du pays et la colonisation*.

Le sujet que nous avons traité répondant à cette double question, nous espérons que les hommes qui sont à la tête du pouvoir le feront étudier par de plus compétents que nous, convaincu que leur patriotisme le réalisera et l'exécutera s'il y va de l'intérêt du pays.

Nous appelons l'attention de nos confrères journalistes et de nos lecteurs en général sur la correspondance de M. Ralph et le dessin de son tunnel.

NOUVELLES DU MAINE

Les Amers de Houlton, dont l'annonce se trouve dans nos colonnes, sont un remède infaillible contre la fièvre, la bile, et les maladies des reins. Tous ceux qui s'en sont servis, en font les plus grands éloges et en recommandent l'emploi. Les malades doivent les essayer et nous sommes persuadés qu'il seront enthousiastes de ce remède et de ses vertus curatives.

NOS GRAVURES

L'une de nos gravures représente le bac à vapeur qui a sauté les chaudières à Ottawa, il y a quelques jours. On se servait de ce bac pour transporter les matériaux nécessaires à la construction du pont des Chaudières. Un morceau de glace l'ayant frappé, brisa les chaînes qui le retenaient et l'entraîna dans la chute. Il n'a pas chaviré car la petite machine à vapeur portative qu'il porte est restée à sa place. Il peut se vanter d'avoir fait un joli saut.

Une autre de nos gravures représente les deux petits garçons qui sont morts de faim et de froid sur le lac Ontario, il y a quelque temps. Ces deux petits infortunés étant partis de Toronto pour faire une promenade sur l'eau dans une chaloupe, le vent les emporta vers le lac. On les trouva morts trois jours après dans le fond de l'embarcation l'un sur l'autre; ils étaient gelés.

Monsieur le Rédacteur,

J'ai le pénible devoir de vous annoncer le décès de M. William Blanchette, membre de notre association. Après une cruelle maladie soufferte avec la plus grande résignation, notre confrère s'est éteint dans le Seigneur à l'âge de 41 ans et 10 mois. Les funérailles, auxquelles toute la Société assistait en corps, ont eu lieu, hier le 12 avril, dans l'église Sainte-Marie de Spencer. Toute la congrégation canadienne y était aussi réunie, pour venir rendre à cet homme de bien, les derniers devoirs. Comme membre de notre Société, il laisse une veuve et des enfants inconsolables. Il était natif de Saint-Hugues, province de Québec.

Par ordre,

ELIE BARNAUD,

Secr.-Corp.

Société St-Jean-Baptiste de Spencer, Mass.

P. S. La somme d'assistance mutuelle touchée par la veuve est de \$254.

L'HISTOIRE D'UN BAISER

O matris pulchra filia pulchrior!
(II. RACE BOOK I—ODE XVI.)

O, of mother so fair thou the yet fairer daughter!
LORD LYTON.

A mon âge, un homme vit de souvenirs; et, lorsque ses pensées se reportent vers le passé, les souvenirs se rattachant au cœur, surgissent avec force et lui font sentir, dans sa vieillesse, que si les sens et les facultés de l'esprit lui font défaut, le cœur reste toujours jeune. Malheur à celui que ne réveillent pas de tels souvenirs!

Il y a bien des années, j'étais en pays étranger. Le hasard ou plutôt la Providence mit sur mon chemin une femme dont la délicatesse souffrirait si je faisais son éloge. Aimable lectrice ou lecteur sceptique, donnez-lui tout un catalogue de vertus, et vous ne lui rendrez pas justice. Nous devîmes amis, ou plutôt elle me permit l'honneur d'être son ami, titre le plus fier dont j'aie jamais pu me vanter.

Elle avait une fille; toute femme comme elle mérite d'avoir une enfant dans laquelle se reflètent les vertus et les grâces de sa mère, ainsi que l'image des cieux se reflète dans le miroir de l'onde pure et claire d'un lac. Et Dieu qui souvent récompense la vertu ici-bas, avait permis que cet enfant ressemblât à celle qui lui avait donné le jour.

C'est à un baiser reçu des chastes lèvres de cette enfant que se rattachent mes souvenirs aujourd'hui. Il m'en a été donné des baisers dans la vie, et même j'en ai cueilli, mais le baiser dont je parle aujourd'hui vient à ma mémoire ce soir, et mon cœur s'en ressent aussi ému après vingt ans, que s'il m'avait été donné d'hier. Des baisers, oui des baisers, j'en ai connu bien des sortes. Celui de mon père quand je quittai le toit paternel; baiser, solennel, une bénédiction enfin, au moment du départ; puis le tendre baiser d'une pauvre mère, muette de douleur.

Puis les doux baisers de mes sœurs, et je dois l'avouer, car je fais ici de l'histoire, les baisers de leurs amies, fruits volés quelquefois, mais qui n'en étaient peut-être que meilleurs. Le baiser de ma fiancée, de ma douce amie, a été pour moi un livre clos; Dieu ne m'a pas réservé ce bonheur, et, en me le ravissant, il m'a ravi un double baiser, car je suis resté fidèle à sa mémoire, et je n'ai jamais pu goûter le baiser sacré de l'épouse devenue ma compagne pour la vie. Je me les rappelle encore ces baisers; tous ont leur cachet, leur vertu, leur parfum, et restent impérissables parmi les souvenirs du cœur.

Et maintenant que j'ai choisi pour sujet le baiser de l'enfant de mon amie, je trouve que j'ai entrepris de décrire ce que ma plume ne peut que difficilement reproduire.

Il vint un jour où je dus prendre congé de mes deux amies, car il va sans dire que j'aimais la fille de celle qui avait été pendant des années ma seconde mère. Le croiriez-vous, l'enfant me refusa un baiser au moment de nous dire adieu! J'effleurai respectueusement de mes lèvres la main de la mère, et nous nous quittâmes pour toujours! du moins, je le croyais.

Après trois ans d'absence dans des pays lointains, je revins, et, ma première visite après mon retour, fut pour celles que je n'avais jamais oubliées. Je rentrai dans un salon rempli de monde, de familiers de la maison, d'enfants grands et petits, tous, je le dis avec plaisir, joyeux de me revoir, lorsque tout à coup, une charmante jeune fille que je n'avais pas eu le temps de reconnaître, me faisant un collier de ses beaux bras, m'embrassa avec effusion, et ce baiser, si chaste, si tendre, si spontané, est celui dont je vous parle aujourd'hui. Ce que j'en ressentis, je ne sais l'exprimer; c'était la mère m'embrassant par sa fille; l'âme et le cœur de la femme et de la jeune fille se confondaient dans ce baiser. Et pour moi, pauvre errant, pauvre voyageur sur la terre, c'était un bonheur, une joie, une bénédiction d'en haut.

Le croiriez-vous, ce fut le premier et le dernier baiser que je reçus d'elle! Je n'en demandai pas d'autre, sachant fort bien que ces élans du cœur n'ont lieu qu'une fois dans l'existence de la jeune fille; et un seul baiser comme celui-là suffit à la vie d'un homme.

C'était le baiser d'un ange!

Depuis, je n'ai pas reçu de baisers!

C. E. R.

Un duel terrible et sans précédent vient d'avoir lieu à Valparaiso. Un musicien avait été gravement offensé par un autre professeur de musique, et le défi au piano.

Le combat a duré quarante-huit heures, sans manger, sans boire et sans se reposer un moment; et, pendant tout ce temps, les deux artistes ont tapé sur leurs instruments sans trêve ni merci. L'une des conditions du duel portait qu'on ne jouerait point de morceau de danse d'aucune sorte.

Un des combattants a touché 50 fois le *Miserere* du Trouvère, et, au moment où il allait le recommencer pour la cinquante-et-unième fois, il est tombé lourdement sur le piano. Il était mort.

Quant à son adversaire, transporté dans un état désespéré à l'hôpital, on craint fort pour sa vie.

Les quatre témoins de ce fait extraordinaire autant que sauvage, donnent des signes d'aliénation mentale.

Les pianos sont dans un état pitoyable par suite de la durée de ces exercices qui les ont surmenés.

Un ivrogne rentre chez lui et gagne son lit en titubant. Sa ménagère l'aide à se coucher.

—As-tu besoin de quelque chose, mon ami? demanda-t-elle doucement.

—Tu me réveilleras quand j'aurai soif.

* *

Un petit garçon caressait un perroquet; un monsieur dit à l'enfant:

—Prend garde qu'il te morde!

—Mais il ne vous mord pas, vous?

—C'est qu'il me connaît.

—Eh bien! dites-lui que je m'appelle Paul.

GERTRUDE

(NOUVELLE)

INTRODUCTION

De tous les maux qui affligent l'humanité, aucun n'est plus déplorable que l'ivrognerie. C'est un vice qui exerce une bien pénible tyrannie sur l'homme qui a le malheur de s'y livrer. Non-seulement il affaiblit l'intelligence, non-seulement il paralyse et abrute l'être moral qui est en nous, mais les conséquences sont des plus funestes pour ceux qui nous entourent ou qui dépendent de nous; c'est un abîme qui engloutit la part d'espérances et de joies que Dieu, dans sa merci infinie, a donnée à chacun de nous.

Voyez ce jeune homme exubérant de vie! Tout lui sourit; la fortune lui prodigue tous ses dons; l'avenir est un rêve délicieux qui charme son imagination et remplit son cœur d'ivresse; il n'a encore cueilli que des fleurs, il ignore, ou plutôt ne réfléchit pas, sur les désenchantements sur les réalités de la vie qui succéderont bientôt aux illusions. Le moment occupe toute sa pensée; il s'amuse avec de gais compagnons, fréquente les auberges d'abord avec timidité, mais bientôt le scrupule fait place à l'insouciance; l'habitude, cette seconde nature, qui s'enracine chez lui, détruit peu à peu tous les sentiments nobles et honnêtes qu'il possédait, seules sources de vrai bonheur, et sème dans son âme le germe de bien des passions.

S'il ne s'arrête, par un effort devenu difficile, sur la voie glissante de l'intempérance, tout est perdu pour lui: l'avenir, la fortune et tout ce qui fait le bonheur des hommes, ne sont pas pour lui. Il trainera, pendant un certain nombre d'années, peut-être, une existence misérable, abjecte, jusqu'à ce que la mort vienne le frapper, quelquefois sans même que le malheureux ait conscience de son état, soit dans sa demeure, souvent dans un hôpital ou sur la rue.

Les autres mauvais penchants de la nature humaine ont chacun un caractère particulier. L'orgueil trouble la raison, l'envie dessèche l'âme, la volupté tue le corps, la paresse neutralise l'action de l'intelligence, l'intempérance embrasse tous ces caractères: elle détruit à la fois tous les nobles sentiments de l'âme, abrute l'intelligence, épuise les forces du corps, fait perdre au malheureux qui s'y livre la considération dont il pourrait jouir parmi ses semblables, l'abaisse au-dessous de la brute et le rend un fardeau à la société.

O mon Dieu! vous ne confondrez pas, dans les rigueurs de votre justice, l'innocent avec le coupable! Frappez, frappez cette tête depuis longtemps condamnée. Elle mérite vos châtiments; mais épargnez cette femme et cet enfant que voilà, seuls au milieu de voies difficiles et périlleuses du monde! N'est-il point parmi ces pures intelligences, premier ouvrage de vos mains, quelque ange bienveillant favorable à l'innocence et à la faiblesse, qui daigne s'attacher à leur pas, sous la forme du pèlerin, pour les préserver de nouveaux malheurs et détourner de leur cœur le fer acéré des angoisses.

I

Il y a une saison de l'année particulière dans notre pays où le luxe le plus effréné coudoie la plus extrême misère, où les fastueux équipages semblent insulter au malheureux en proie à la plus grande pauvreté; cette saison est l'hiver, que les ouvriers, en général, désignent sous le nom de morte-saison. Ils sont nombreux dans notre ville les ouvriers qui ne trouvent de l'emploi, pour la plupart, que pendant la période de la navigation, de la construction des navires et autres travaux qui s'accomplissent l'été, et ne travaillent, pour ainsi dire, que six mois durant; c'est

pour eux le seul temps qu'ils aient de faire des épargnes pour le reste de l'année.

Malheureusement, plusieurs de ces derniers, soit par imprévoyance, défaut si inhérent à la nature humaine, soit par manque de conduite ou d'occupation, se trouvent pris au dépourvu au moment même de la cessation des travaux, et s'aperçoivent, en rentrant au logis, que la pauvreté les y a précédés; c'est alors qu'ils doivent s'armer de patience et de courage en face des privations de tous genres auxquels ils vont être exposés.

S'il était donné à l'insouciant favori de la fortune de pénétrer dans quelques-uns des galetas qui abritent ces gens privés du nécessaire, lesquels lieux renferment souvent le germe d'une épidémie, avec quelle horreur il détournerait instinctivement ses regards du spectacle qu'il aurait devant lui!

Un mari en haillons, murmurant peut-être contre la Providence du partage apparemment bizarre, mais sage des biens de ce monde; une mère éplorée, demandant du pain pour ses enfants étendus sans forces, souvent malades, sur de chétifs grabats.

Ces victimes de la misère rencontrent sans doute un écho dans bien des âmes philanthropiques. La charité, tant publique que privée, soulage et console un grand nombre de ces malheureux dont le seul tort est de ne pouvoir travailler constamment.

Ces maux, dus à des causes imprévues ou involontaires, sont pénibles, tout en étant comparativement allégés, mais les plus déplorables sont ceux qui résultent d'une autre source et auxquels il n'y a presque aucun espoir de remédier: les misères amenées par suite d'un mari, d'un père de famille adonné à l'ivrognerie.

L'histoire suivante que nous allons raconter du mieux qu'il nous sera possible, prouvera d'une manière plus éloquente ce que nous avançons: les exemples sont plus salutaires que les conseils.

Lorsqu'on descend la Côte du Palais, on peut voir, à notre gauche, en face de la ruelle Lacroix, un espace maintenant libre. Il y a bien des années s'élevait à côté de l'un des quatre pans de murs que l'on y voyait naguère et que le temps n'a pas tout à fait éboulés, une pauvre maisonnette, basse, humide, et éclairée par une seule fenêtre. L'intérieur offrait un aspect encore plus triste que le dehors. Quatre murs formant un seul et même appartement, un grenier que l'on pouvait atteindre en montant les quelques marches d'un escabeau placé au-dessous de la trappe, une table grossière, deux ou trois mauvais sièges, un plancher mal joint recouvrant le sol, enfin une cheminée et quelques ustensiles de cuisine étaient pour ainsi dire les seuls objets composant l'ameublement de ce misérable logement. Deux lits, ou plutôt deux paillasse remplies de paille hachée, servaient de lits à une femme et trois enfants obligés d'habiter cette mesure.

C'est là que depuis longtemps la misère et de poignantes souffrances tourmentaient d'innocentes créatures, que l'on pouvait entendre presque à chaque heure de la journée, deux enfants qui, les yeux levés vers celle qui leur avait donné le jour, demandaient à manger, et cette mère infortunée, offrant un spectacle sublime de dévouement auprès des faibles êtres que Dieu lui avait donnés.

Mais que faisait donc pendant ce temps l'homme qui devait toutes ses forces au soutien de sa famille, l'homme dont le courage et le travail avaient dû remédier aux maux de ceux qui dépendaient de lui? Cet homme avait éteint son cœur, par l'habitude du vice, tous les sentiments qui unissent le mari à sa femme, le père à ses enfants. Il avait abandonné sa famille, et, livré à toutes sortes de désordres, il menait une vie malheureuse et coupable.

Un jour, cependant, il avait goûté les bonheurs au milieu de ceux qui étaient devenu pour lui des objets d'indifférence et d'oubli, c'était lorsque, se conduisant en chrétien et en honnête homme, il travaillait, se contentant de gagner son pain de chaque jour et qu'il passait ses soirées en

compagnie de sa femme et de ses enfants.

Vint une mauvaise année où le nécessaire manqua au logis. Gamache, c'était le nom du mari de Gertrude, alla raconter son infortune à des compagnons aussi misérables, mais plus méchants que lui, qui l'amènèrent au cabaret oublier pendant quelques heures d'ivresse les peines du cœur; triste consolation dont l'effet est de disposer davantage l'âme à l'endurcissement et au crime. Au printemps suivant, un incendie consuma quelques maisons au nombre desquelles était la sienne, et le laissa dans la plus complète pénurie. Ce fut alors que sa femme et ses enfants cherchèrent un abri dans la mesure que nous avons décrite plus haut.

Au lieu de supporter cette nouvelle épreuve avec patience et de recourir aux moyens que la charité mettait à sa disposition, Gamache perdit complètement courage et but aussi souvent qu'il en eut l'occasion, passant des journées et des nuits entières hors du logis. La justice le trouvant un jour engagé dans une querelle où, pris de boisson, il faisait meilleur usage de ses poings que de son esprit, intervint et lui infligea un châtement proportionné à l'offense. Au lieu de se repentir de sa conduite coupable à laquelle cette leçon de la loi l'amenait à réfléchir, il donna entrée dans son âme à la haine des hommes et jura de se venger. A sa sortie de prison, il reprit ses mauvaises habitudes, retourna au cabaret où le hazard lui fit rencontrer des hommes depuis longtemps voués au crime. C'étaient des voleurs de profession connus alors sous le nom de brigands du Cap Rouge.

En ce temps-là, environ quarante ans passés, personne n'aurait voulu s'aventurer de nuit dans la forêt du Cap Rouge ni même sur le chemin public qui mène de Sillery au village du Cap Rouge. Une bande de voleurs, d'assassins, avait choisi ce lieu pour centre de ralliement. C'était une époque de terreur et d'effroi pour Québec et le pays environnant, époque propre à nous rappeler quelques pages néfastes du moyen-âge si fécond en aventures de brigands. C'est dans cette forêt que se tramaient les plans de toutes sortes de crimes, de vols avec effraction, d'enlèvements, d'assassinats même s'il était nécessaire. C'est là que se discutaient les chances d'une attaque nocturne. Craignait-on quelque résistance, on s'armait en plus grand nombre; s'agissait-il de reconnaître un endroit, l'un d'eux y allait comme espion, et faisait rapport des lieux et circonstances.

Si quelqu'un out pu voir de nuit à travers l'épais taillis cette troupe de brigands, pendant qu'une partie était plongée dans le sommeil et que le reste faisait la garde autour d'un feu à moitié éteint, en attendant l'heure fixée pour le crime, il se serait imaginé être le jouet d'une horrible hallucination; son sang se serait glacé dans ses veines à la vue de ces figures sinistres.

Cette troupe servait aussi parfois de recrutement à une autre bande de voleurs, qui avait pour chef le fameux Cambrey. Ceux-ci, plus adroits, plus raffiés dans l'art du brigandage, vivaient en pleine ville de Québec, défiant la justice de les pouvoir attrahir. Pendant que les subalternes exécutaient un coup sûr, combiné, le chef était au bid, fêtait des citoyens ou dinait avec le curé. Hypocrite consommé il savait composer son visage pour toutes les circonstances, de façon à ne faire naître aucun soupçon sur sa conduite (1).

C'est avec des hommes de cette trempe, refoulant au fond de son âme les quelques sentiments honnêtes qu'il pouvait encore conserver, le malheureux Gamache s'associa, au moment où il les conduisit à l'auberge d'un nommé A..., dans le Fort-Pique, où ils tenaient d'ordinaire leurs conventicules, et, « obstiné dans la

carrière où il s'était jeté, il trouva les reproches injustes et la vérité trop sévère. La maladie de son âme était parvenue à sa crise. Il dédaigna d'abord le toit conjugal et puis l'abandonna, et, quand il se fit vagabond, il se fit gloire de sa honte en disant:—Je serai libre." (1).

II

C'était par un soir des premiers jours de décembre, l'angelus venait de sonner; le ciel était gris, il faisait froid.

Gertrude, assise en face de la cheminée, attisait les quelques charbons qui se trouvaient au foyer. De temps en temps, elle allait jeter un regard inquiet à travers la fenêtre, comme une personne qui attend quelqu'un avec anxiété. Deux enfants encore jeunes, assis près du feu, cherchaient à réchauffer leurs petits corps trahis par le froid.

Tout à coup, la porte s'ouvre et laisse entrer une jeune fille de dix à onze ans. Des traits pâles et souffrants, révélant une candeur et une innocence angéliques. Ses vêtements, quoique propres, étaient usés et trop peu suffisants pour la saison; le froid faisait trembler ses lèvres bleues. Elle avait à peine franchi le seuil de la porte, que sa mère était auprès d'elle.

—Comme tu arrives tard aujourd'hui, ma chère Jeanne? Es-tu fatiguée? Fait-il bien froid?

Sa mère répétait ces questions et beaucoup d'autres avec une rapidité qui ne permettait pas à l'enfant de répondre. Sans doute qu'elle voulait par ce moyen empêcher le chagrin qui oppressait son cœur d'éclater à la vue de sa petite fille.

Gertrude aida son enfant à se débarrasser de son fardeau.

—Maman, lui disait-elle, nous aurons de quoi manger ce soir; que vous devez avoir faim! Depuis presque deux jours que vous n'avez rien pris du dernier morceau de pain qui restait, et que vous gardiez pour Edouard et Eugène, les deux jeunes enfants.

—Dieu a pitié de nous et il ne voudra pas que nous mourrions.

—J'ai beaucoup ramassé (2) aujourd'hui; voyez! ce beau pain que m'a donné une dame: "Tiens, pauvre petite, porte cela à ta mère, et prie Dieu pour moi" me dit-elle en me faisant cette amorce. Je prierai Dieu qu'il la bénisse, car elle est bien bonne et elle m'a beaucoup consolée.

—Si tout le monde était aussi charitable, notre misère ne serait pas si grande, et l'hiver qui commence ne nous paraîtrait pas si dur.

—Oh! ma bonne maman, j'ai bien souffert encore aujourd'hui. Cette neige qui est tombée la nuit dernière entrainait par les trous de mes vieux souliers. Si j'avais seulement une paire de bas pour garantir mes pieds de la neige! J'ai pensé demander à une maison la charité d'un peu de laine; la femme qui m'ouvrit la porte la reforma aussitôt en me disant: "Va-t-en petite quêtuse, ton père est trop ivrogne pour que je te donne quelque chose." Je me suis mise à genoux, je l'ai priée, les mains jointes, d'avoir pitié de moi, mais elle n'a pas voulu m'écouter. J'ai eu l'onglé aux doigts presque toute la journée, tout il faisait froid. Si vous pouviez seulement me faire des mitaines.....

ALPHONSE GAGNON.

(La fin au prochain numéro.)

(1) Healdstrong, determined in his own career, He thought reproof unjust and truth severe, His soul's disease was to its crisis come, He first abused and then adjured his home, And when he chose a vagabond to be, He made his shame his glory, "I'll be free."

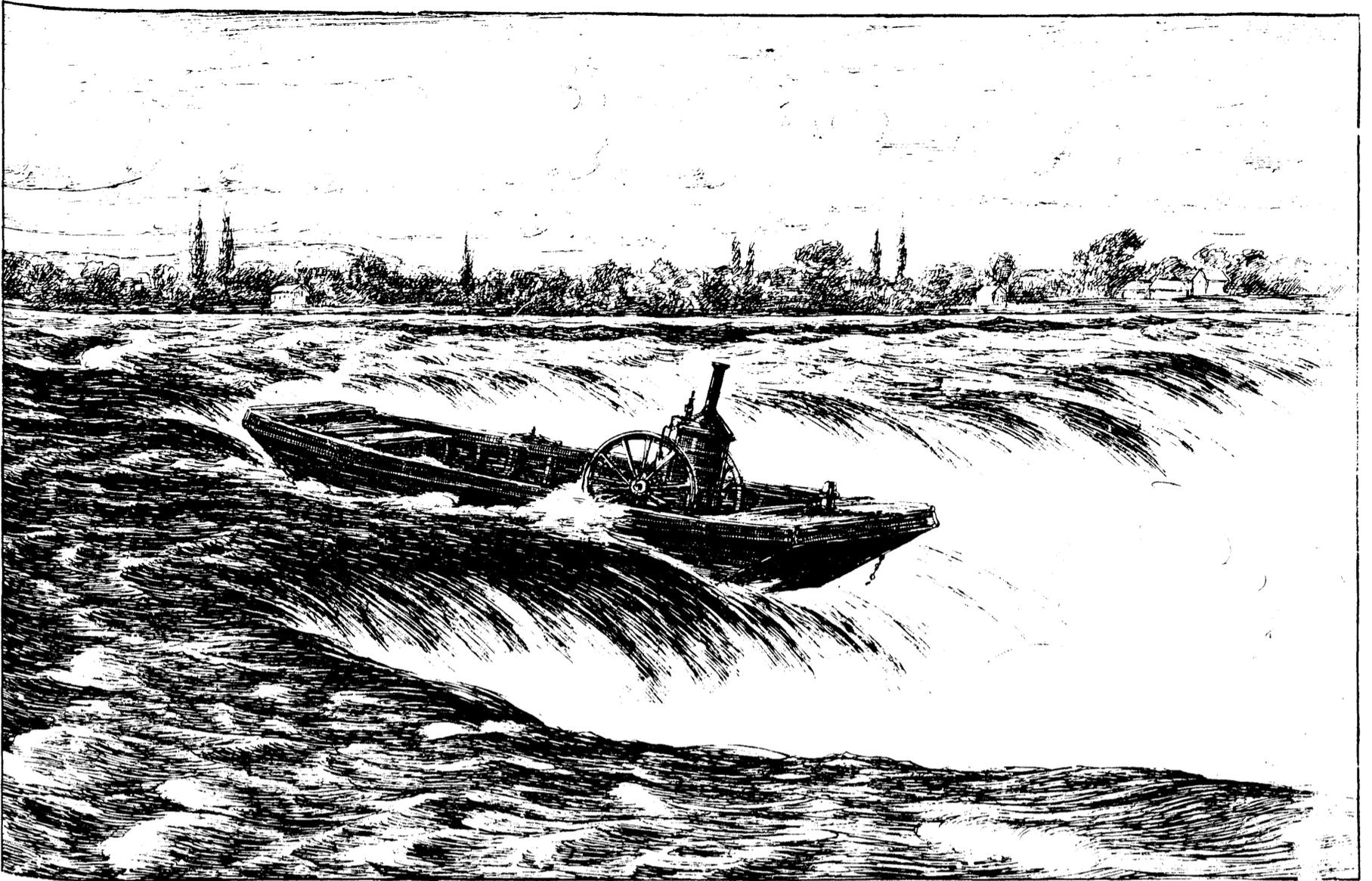
C. ABB.

(2) Terme employé par les mendiants de nos campagnes pour exprimer que la quête a été heureuse.

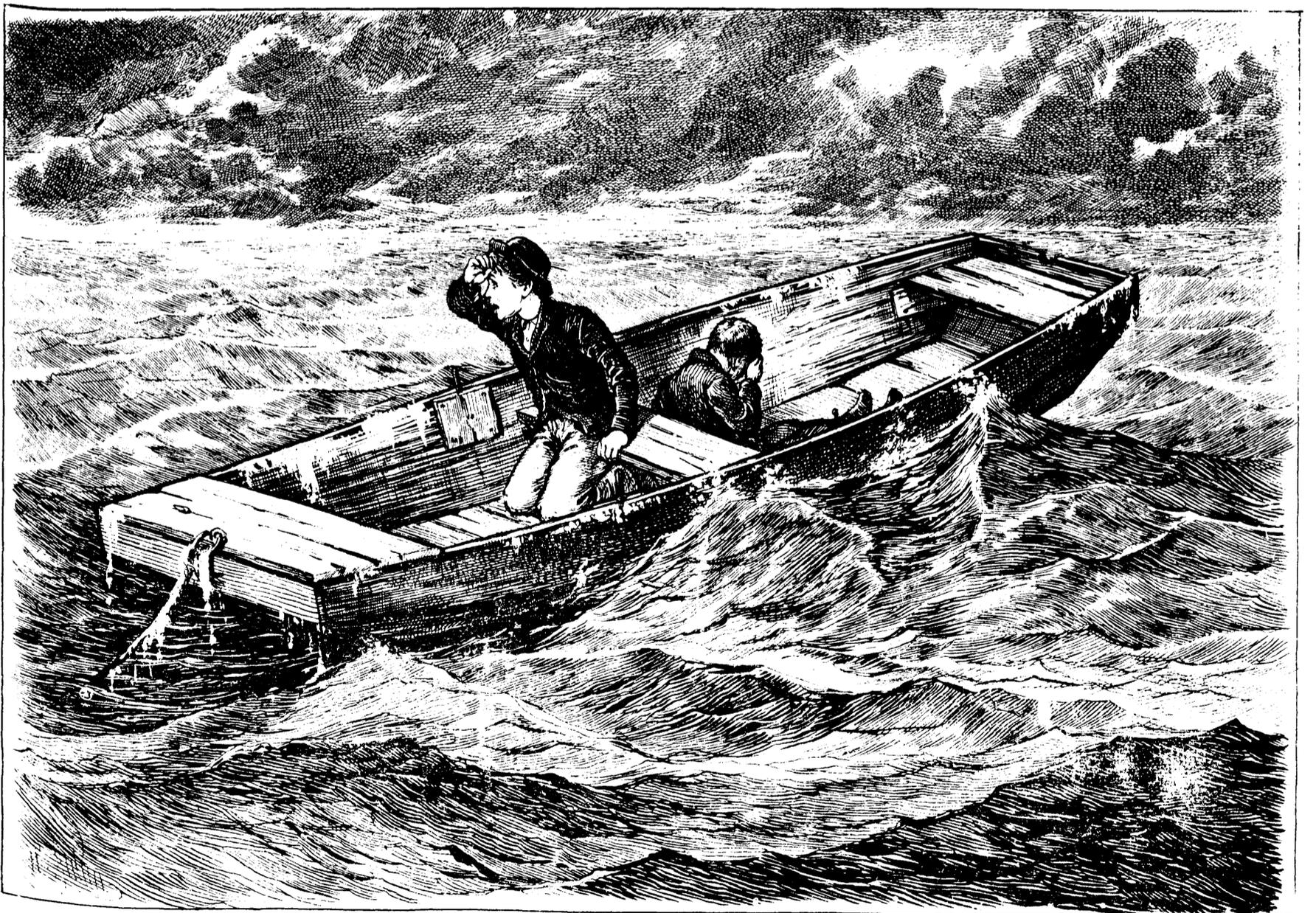
(1) Cambrey offre plusieurs traits de ressemblance avec Jean Sbogor de Charles Nodier, qui se faisait adorer des vénitiens par ses largesses et l'apparente élévation de son caractère, pendant que ses nombreux émissaires dévastaient les campagnes.



DANS LES CHANTIERS



BATEAU DESCENDANT LE CHAUDIÈRE



DEUX ENFANTS PERDUS SUR LE LAC ONTARIO

FOLLE ?...

VIII (Suite)

De ce parrain, pauvre d'apparences, elle n'avait jamais rien deviné, rien sollicité, rien accepté non plus, quoique, par deux fois, il fût sorti de sa réserve égoïste, en faveur de la fille de son ami Poncelet.

Une première fois pour lui offrir d'habiter près de lui; la seconde... Oh! la seconde!... c'était la plaie brutalement ouverte par le scalpel inconscient de la présidente. C'était la demande en mariage, faite par l'oncle pour le neveu, dix ans plus tôt, et qui n'avait reçu que le dédaigneux refus de la jeune fille.

Elle avait si parfaitement oublié cet incident sans valeur à son sens, que la présentation de monsieur Montrel, quelques jours auparavant, l'en fit à peine ressouvenir. Et voilà que tout au contraire, les moindres détails de cette lointaine recherche, éclairés par une révélation capitale, se réveillaient dans sa mémoire avec les plus cuisants regrets.

Les derniers accords de la *Prière de Moïse* vibraient dans l'atmosphère harmonieuse. Les applaudissements éclatèrent avec frénésie; les statues qui peuplent les jardins du grand roi semblèrent s'émeouvoir et s'animer sur leurs socles de marbre, à la lueur affaiblie des illuminations qui s'en allaient mourant.

Instinctivement, Eugène se rapprocha de la jeune veuve; il pensait, le naïf, qu'une sensation identique devait les réunir, qu'un même sentiment admiratif pour la merveilleuse page musicale, dont l'écho flottait encore dans l'air tiède, les ferait vivre quelques minutes d'une semblable existence.

Elle ne l'avait point vu venir. En l'apercevant près d'elle, tout à coup, comme la vivante réponse à la brûlante question que son esprit surexcité se posait mentalement, un sympathique sourire vint à ses lèvres fines. Du regard, elle lui permit de prendre à ses côtés un siège devenu libre par le départ de la présidente.

"Que c'est beau!" lui dit-il simplement, ne trouvant pas d'expression plus vraie pour peindre son ravissement d'artiste.

Beau?... quoi donc?... elle n'avait pas entendu. Un coup d'œil sur les musiciens qui se retiraient lui fit comprendre que le concert était fini, que les regrets étaient vains, que l'heure de l'action commençait. Et la belle veuve était femme à ne point laisser perdre un temps précieux.

"J'en suis encore tout émue, monsieur, répondit-elle, prompt à rentrer dans la situation. — Le rapide instant de plaisir est déjà passé, mais l'impression reste pure et chantante en nous, n'est-ce pas, madame?"

Elle renversa sa blonde tête par un mouvement plein de grâce.

"On se laisse bercer, fit-elle doucement, emporter par ce vol d'harmonie; on va bien loin sur ses ailes... bien loin de nos désolantes zéfalités."

"Oh! madame, il en est aussi d'enivrantes! — Jamais aussi belles que nos rêves, monsieur."

"Transformer le rêve en vérité serait le bonheur!"

"Dans quel magique pays vous a conduit la *Prière de Moïse*?... Au royaume des fées?... Aux pieds de Dieu?..."

"Pas aussi loin, madame, soupira le jeune homme; mais presque aussi haut: près de vous!"

La blonde tête se pencha vivement sur le bouquet de violettes de Parme, dont le subtil parfum l'enveloppait; un frisson courut sur les blanches épaules, d'où glissait la sortie de bal.

Il s'écoula une grande minute. Devant les yeux clos de Léonide miroitaient deux millions étincelants.

Elle releva le front, et sans rien regarder: — "Oh! passez-vous l'épé, d'ordinaire, monsieur?" demanda-t-elle pour reprendre cet entretien gros d'arrière-pensées.

Eugène, qui planait dans les nuages, redescendit prosaïquement sur la terre.

"Je ne sais, madame. J'arrive d'Egypte et voici la première saison..."

"C'est vrai, pardon... il me semblait, grâce à nos communs souvenirs, vous avoir retrouvé depuis longtemps."

Ceci fut jeté avec une simplicité charmante qui bouleversa le pauvre garçon.

"L'épé est atroce à Paris. Ne le finirez-vous pas dans vos terres?"

"Je n'en ai aucune, madame, fit-il en souriant."

"Mais celles de votre oncle ou les vôtres, c'est tout comme."

"En ce cas, je suis un pauvre châtelain!... Vous n'imaginez pas, madame, le délabrement, la tristesse, l'abandon de la petite propriété de Péronne où s'est retiré mon excellent oncle."

"Que n'en choisit-il une autre... il en doit posséder plusieurs?"

"Mon oncle n'affectionne que cello-là; et s'il a d'autres domaines, c'est Péronne seulement qu'il entend habiter."

"Ce doit être un séjour fort maussade. Mon cher parrain vous sait-il gré d'y aller parfois lui tenir compagnie?"

"Son intelligence éteinte ne lui permet guère"

de se rendre compte de rien, hélas! Pourtant, quand je parvins, après plusieurs jours d'efforts, à éveiller quelque souvenir en lui, je me trouve mille fois payé des tristesses de mon séjour."

"Madame la présidente de Bauvel avait bien raison, tout à l'heure, de vous traiter de paladin! conclut Léonide en montrant ses dents perlées dans un rire contenu."

"Un trop grand mot, madame! Paladin!... se récria l'ingénieur avec intention; je ne suis pas même chevalier!... et mon nom très-obscur, de même que mes actions très-simples, n'ont rien à démêler avec le blason, ni dans le passé, ni dans l'avenir."

Elle avança les lèvres dans une petite moue qui pouvait signifier: "vous êtes très-bien ainsi" aussi bien que "vous êtes, en effet, très-peu de chose." Eugène l'accueillit dans le sens le plus humble, tant il portait au fond de l'âme de défiance de soi, quand la jeune femme se leva vivement.

"Partons! dit-elle."

M. de Rollezan, qui rôdait près de là, assez dépité de ce colloque, s'avança le plus vite possible; mais elle avait déjà pris le bras du jeune homme, le quittant au vestiaire pour se faire envelopper de sa pelisse, le reprenant pour regagner sa voiture, ne le quittant que lorsque la portière fut grande ouverte devant elle.

"Merci, monsieur!... et au revoir!... Je vais rêver jusqu'à Paris à la *Prière de Moïse*."

Elle se blottit coquettement dans son coupé, faisant, de la main, un petit geste d'adieu au commandant de Rollezan, lequel demeura seul, de plus en plus contrarié de la fin d'une soirée si bien commencée.

IX

Madame de Brix, lasse et rêveuse, se livra aux mains de sa femme de chambre qui fit prestement disparaître la toilette compromise, les fleurs fanées déjà.

Entourée d'un peignoir, étendue dans un fauteuil, ses jolis pieds nus jouant dans des mules roses, la tête penchée et les doigts perdus dans les boucles déroulées de sa chevelure, la jeune femme songeait profondément. Était-ce à son succès de la soirée, alors que les assistants gardaient leurs oreilles ouvertes du côté des artistes et les yeux tournés de son côté? Était-ce à cette émouvante mélodie religieuse qu'elle n'avait pas même écoutée? Était-ce à la parole tendre et respectueuse murmurée près d'elle par cet homme modeste qui aurait deux millions un jour et n'avait pas l'esprit de le dire?

Elisa — une femme de chambre revêche et envieuse, mère, avec des allures hypocrites, une fée pour les talents — se tenait dans le fond de la pièce, attendant des ordres, se demandant avec l'aigreur d'une fille que le sommeil dévore, quel plaisir trouvait sa maîtresse à prolonger sa veille jusqu'au jour.

"Donnez-moi mon buvard et attendez, dit Léonide."

Elisa fit rouler un guéridon près de sa maîtresse, y déposa l'écritoire et le buvard, et se tint debout, avec le mauvais regard du domestique qui craint et n'aime pas.

Léonide se souciait si peu d'être aimée de ses serviteurs!... Elle repréna un bâillement et griffonna ces quelques lignes:

"Mon cousin,

"Il me faut aujourd'hui, à cinq heures, les renseignements les plus précis sur les habitudes, la vie et les espérances de fortune de monsieur l'ingénieur Montrel. Un notaire de Paris, frère de madame la présidente de Bauvel, pourra vous en fournir; cherchez donc. Inutile de venir me voir aujourd'hui, si vous ne pouvez me les apporter. Sincères amitiés.

"LÉONIDE."

Elle jeta ce billet dans une enveloppe, y mit le nom du commandant, et cacheta des belles armes des Brix, qui lui paraissaient déjà bien inférieures à la roture dorée de l'ingénieur."

"Il faut que Pierre porte ceci à M. de Rollezan dès son réveil, dit-elle; allez, je n'ai plus besoin de vous."

La porte refermée sur Elisa, Léonide bâilla tout à fait en étirant ses bras ronds, se regarda dans sa psyché et murmura d'un air satisfait:

"Nous verrons... nous verrons, s'il y a moyen de faire de vous un mari sortable, M. Montrel tout court!... Tâchez au moins de ne pas laisser échapper vos deux millions!"

Et l'esprit rempli de joyeux rêves, elle s'endormit toute souriante, comme ont dormi, dit-on, de grands généraux, à la veille d'une bataille décisive."

À cinq heures, avec une exactitude toute militaire, M. de Rollezan se faisait annoncer dans le petit salon où la jeune femme l'attendait, en dissimulant son impatience derrière un roman nouveau."

Il s'avança vers son fauteuil et lui baisa la main avec la tendre ponctualité qu'il apportait toujours à ce devoir."

"Ma cousine, vous êtes vraiment tyrannique! dit-il en ébauchant un sourire aimable qui allait on ne peut plus mal à sa mine soucieuse."

"Tyrannique, moi!... Ah! cher ami, c'est la première fois que vous m'adressez un tel reproche. Serait-ce parce que je mets votre obligeance à l'épreuve?"

"Non, mais... la nature de ma mission... le peu d'heure que vous m'avez accordées pour satisfaire votre curiosité..."

"C'est là qu'est le mérite d'un dévouement sur lequel j'ai appris à compter, mon cousin. Je suis certaine que vous avez réussi."

"Parbleu! puisque vous le vouliez."

"À la bonne heure!"

"Seulement, je ne puis m'expliquer votre subit intérêt au sujet de M. Montrel."

"Mais vous n'avez pas, je suppose, l'espoir d'expliquer une volonté de femme! De plus habiles que vous y échouent. Croyez-moi, n'essayez pas."

"Ce n'est pas faute de m'y intéresser, pourtant."

"Peine perdue. Qu'allez-vous m'apprendre sur le sujet qui m'occupe?"

"M. Montrel est le fils d'un petit banquier, mort depuis longues années, le neveu d'un négociant dont les spéculations révolutionnèrent jadis tout le commerce des grains... Cet oncle... mais, que je suis simple!... Vous connaissez cet oncle mieux que moi. N'est-il pas quelque chose comme un allié... un parent... un parrain?"

"Un parrain, oui. Mais, je l'ai vu si peu!... Ce que vous me racontez est plein d'intérêt."

"Cet oncle est un abominable vieillard, ma cousine!... un avare comme on n'en voit plus depuis Molière!... qui vit dans une mesure, en Picardie, je crois, thésaurisant... thésaurisant... thésaurisant!..."

"Ah!... ah!... fit Léonide, le neveu ne mourra pas sur la paille où l'oncle s'entête à végéter."

"Un original aussi que le neveu, je vous jure!"

"Voyons."

"Un garçon qui se sait riche, à n'en pas douter, dans un avenir prochain, et qui vit avec la prudence d'un sage!... Train modeste, apparences décentes, pas de dettes, aucune liaison insensée, aucune habitude de jeu. Revenu d'Egypte, il apporte en plein Paris la retenue du désert. Vous avouerez que ces façons d'agir ne sont pas naturelles. Il dissimule quelque grave défaut. On m'a raconté de lui des choses absurdes, d'ailleurs."

"Dites-les donc bien vite."

"Un mariage pauvre aurait pour lui de grandes séductions, surtout si la fiancée pouvait ignorer jusqu'au bout les deux millions qui l'attendent. — Eh!... il est encore jeune, mon cousin."

"Dans tous les cas, lui offrir-on une héritière plus diamentée que la fille d'un shah de Perse, il n'entend faire qu'un mariage d'inclination."

"L'idée, pour être peu commune de nos jours, ne me paraît pas mauvaise."

"Ses amis haussent les épaules on l'entendant émettre ses théories bizarres sur l'amour, le dévouement, le désintéressement et autres grands mots à son usage."

"Ses amis manquent de goût."

"Mais vous, ma chère cousine, vous en avez trop pour..."

"Pour ne pas faire à M. Montrel l'accueil distingué qu'il mérite."

"Vous trouvez?... Je ne suis pas du tout de votre avis. C'est un faux Caton, que ce petit monsieur!... Il ne sait même pas tenir dans le monde le rang que lui assigne son futur héritage, et prend des airs vertueux dont les gens sensés feront bientôt justice, j'espère. Quant au physique..."

"Peut-être trouvera-t-il grâce près de vous, commandant?"

"Peuh!... il est très maigre, ce qui n'est nullement seyant sous l'habit noir. Il a une figure d'enterrement et des yeux de l'autre monde. Avez-vous remarqué ses yeux?"

"Oui, sourit Léonide, des yeux de poète."

"Je le vois d'ici, ma chère Léonide, poursuivant son idéal de fille pauvre à rendre riche, de malheureuse déshéritée à combler de bonheur, avec un visage mélancolique qui le fait ressembler à un exhumé!... Vous appelez cela de la poésie et de la distinction, ma cousine?"

"Par ce temps de banalité, commandant, ce M. Montrel est un sujet rare..."

"Un Amadis des Gaules, mitigé de Grandison!"

Et le commandant éclata d'un rire contraint qui résonna faux dans le petit salon.

"Un sujet rare, reprit tranquillement Léonide; il serait amusant de l'évaluer."

"Je vous garantis la vérité de mon rapport, s'il peut vous suffire."

"Qui vous en a fourni les éléments?"

"Certains membre de mon cercle qui savent leur Paris ancien et nouveau sur le bout du doigt. Et, quant aux renseignements pécuniaires, j'ai pu mettre la main, non sans peine, sur le notaire que vous m'avez si sommairement indiqué: "frère de madame la présidente de Bauvel." Il y a nombre de notaires à Paris, et beaucoup sont aptes à posséder une source de cette respectabilité. Enfin, j'ai cherché et trouvé..."

"Vous êtes un mandataire précieux."

"Ma cousine, pour vous causer une minute de satisfaction, vous savez que j'irais au feu sans marchander."

"Comme autrefois à la tête de vos escadrons, hein?"

"Avec bien plus d'ardeur encore!"

"Je vais donc user de vos talents une fois de plus."

"Je vous écoute."

"Il me plairait de recevoir à Brix M. Montrel. Vous allez me l'y amener."

Le commandant boula lit de son siège.

"Moi! vous l'amener!... Où donc avez-vous pris cette fantaisie bizarre, Léonide?... Et pourquoi me choisir pour la satisfaire?"

"Un bien gros mot pour une bien petite chose, dit Léonide impassible; avec nos communes relations de parenté, d'amitié, cette invitation n'est que naturelle; mais votre présence chez moi, à pareille époque me paraît convenable. J'y compte."

"Vous y comptez... Je ne refuse certes pas"

une faveur comme l'hospitalité précieuse de Brix... mais admettre... mais appeler... cela me surprend au delà toute expression."

"Faites-moi grâce de vos ébaldissements sans motifs, et arrangez-vous pour prendre jour avec mon nouvel invité."

"Mais, je le connais à peine, ce neveu de votre parrain! reprit le commandant en arpentant le salon fiévreusement; je n'ai aucun prétexte pour aller lui annoncer l'honneur que vous voulez bien lui faire."

"Eh bien! je vais vous aider. Voyez-le ce soir aux Italiens, il y sera sûrement. Dites-lui, de ma part, tout en causant musique, qu'on en fait beaucoup chez moi, à la campagne, où je retourne demain, et que je l'invite à y venir quelque jour, en votre compagnie, entendre le nouveau la *Prière de Moïse* par des artistes du cru qui ne sont point sans talent."

Ce disant, Léonide se leva d'un petit air cassant et décidé que M. de Rollezan connaissait trop, car il voulait dire: "Ne répliquez pas... agissez... et laissez moi."

Et comme le commandant, depuis le veuvage de sa jolie cousine, n'avait jamais su désobéir au moindre de ses regards, il chercha son chapeau, baisa la main blanche au départ comme à l'arrivée, et se retira sans oser protester."

Le soir même, au foyer des Italiens, deux hommes se croisèrent et s'abordèrent avec un égal empressement. L'un était M. de Rollezan, farioux de la consigne reçue, quoique décidé à la filèlement remplir; l'autre était Eugène, fort désireux d'obtenir des nouvelles de madame de Brix."

"Ma foi, commandant, dit ce dernier avec son franc sourire, j'étais surpris de ne pas vous voir dans la salle, qui est assez belle, ce soir. Je vous suis diablement."

"Je suis un peu en retard, monsieur, contre mon habitude."

"Quand la Frezzolini chante, tout retard est une faute."

"Le fait est, monsieur, que cette cantatrice m'empoigne et me retourne l'âme."

"Une voix fatiguée, mais encore d'incomparables accents!"

"À propos de voix et de chants — ici le commandant eut une formidable quinte de toux — madame de Brix m'a affirmé que vous étiez un amateur distingué... un dilettante aussi."

"Madame de Brix est d'une indulgence dont je suis confus. Je sens profondément la musique, voilà mon seul mérite."

"On en fait beaucoup chez elle... beaucoup, à la campagne comme à Paris."

Le commandant respira bruyamment. Le moment était venu de remplir sa mission. Alors, comme il avait pris, jadis, en Afrique, une redoute fortifiée en se lançant au galop contre elle, il lança en pleine poitrine à l'ingénieur abasourdi l'invitation de Léonide."

"J'aurai l'honneur de vous conduire à Brix, où je vais passer une partie de septembre chez ma cousine... conclut-il brusquement, pendant qu'Eugène se contentait en exclamations."

"Comment?... moi?... Madame de Brix a daigné penser..."

"D'aujourd'hui en huit, monsieur, cela vous irait-il?"

"Mon jour est le vôtre, commandant, je suis mille fois trop honoré et je ne sais..."

"Alors, convenu pour la huitaine. Mais voici qu'on commence le second acte de *Lucia*... permettez-moi d'aller entendre la Frezzolini."

Il se saluèrent sans se donner la main. Le commandant gagna son fauteuil d'orchestre en s'esuyant le front comme après une marche forcée; Eugène demeura pétrifié de bonheur."

Une invitation à la campagne!... c'est-à-dire le privilège des anciennes amitiés accordé le lendemain de cette nuit de Versailles, aux multiples enchantements, où il avait été entraîné à laisser entendre un peu plus qu'il ne comprenait lui-même dans le trouble de ses sentiments."

C'était beaucoup de joie et d'espérance. C'était la porte entrevue de son septième ciel. De la porte au sanctuaire, il y avait cependant encore des étapes à parcourir."

Quand il porta, dès que l'heure le permit, sa carte chez Léonide, on lui apprit qu'elle venait de repartir avec Aristide et sa femme de chambre pour sa résidence de province."

Aussi bien, les fêtes royales étaient terminées et toute la société élégante, que les réceptions officielles avaient attirée, retournait dans ses terres avec la hâte qu'il est naturel d'y porter en cette saison."

Une première série d'invités suivit Léonide à Brix; c'étaient les relations parisiennes dont la présence revenait annuellement. Amis personnels et non point amis de feu monsieur de Brix, lesquels se scandalisaient fort d'être négligés par sa veuve. Ce mari tr's-éffacé, peu regretté, mort prématurément, lui avait légué quelques obligations dont elle avait secoué le plus grand nombre avec le désinvolture de sentiment qui lui était propre."

C'est ainsi que le plus proche parent du mort, monsieur de Bauvel, tuteur de la jeune Marie, n'avait plus avec elle que des rapports très-éloignés, et que monsieur de Rollezan lui-même n'avait dû qu'à sa souplesse adultérine de rester en grâce auprès de l'impérieuse jeune femme. M. Laure de Samongin n'était plus de ce monde pour constater l'indifférence de cœur de son amie Léonide."

Elle avait fait, de ce côté du moins, le vide autour d'elle, éloignant tous les souvenirs tangibles d'une union qui, les premiers moments d'éblouissements passés, n'offrit pas à son ambition grandissante toutes les satisfactions désirées."

En dehors du tourbillon du monde, elle s'était

royalement ennuyée à son foyer, où l'amour du devoir ne lui retenait pas. Son mari sérieux et soucieux ne lui plaisait guère. L'enfant malade, quoique mieux portante, lui semblait une charge. Enfin, découverte pénible entre toutes, la fortune dont elle jouissait largement, sans compter, était la propriété de Marie de Brix; son père, qui en jouissait, comme usufruitier, fut contraint de le lui rappeler, à la suite de dépenses inconsidérées.

Tous ses griefs s'augmentèrent de l'infériorité pécuniaire du petit Aristide à l'égard de sa sœur, infériorité désagréable dans le présent, mais lamentable dans l'avenir, quand viendrait l'époque néfaste où les vingt et un ans de la jeune fille réclameraient la fortune maternelle.

Cette existence, brillante au dehors, avait donc en ses épines, et, quand la belle veuve se livrait au plaisir avec tant de savante coquetterie, pendant les fêtes royales, peut-être était-ce moins pour se faire remarquer que pour s'étourdir sur les désillusions du sort qu'elle avait choisi.

CLAIRE DE CHANDENEUX.

(La suite au prochain numéro.)

LA COUR IMPÉRIALE DE VIENNE LE JEUDI-SAIN

L'empereur et l'impératrice d'Autriche lavent ce jour-là les pieds de douze vieillards. Un écrivain français faisant une description de cette touchante cérémonie, parle dans les termes suivants de la cour impériale et de sa suite, au moment où le royal cortège entre dans l'église :

Voici en premier lieu un groupe nombreux d'officiers et de gentilshommes portant au côté la clef de chambellan et qui se rangent au fond de la salle faisant face à la porte d'entrée. Les fonctions de chambellan sont à peu près purement honorifiques à la cour austro-hongroise; ceux qui en sont revêtus appartiennent tous à la première noblesse de l'Empire, et n'ont guère d'autre service à faire que de figurer deux ou trois fois par an dans des cérémonies analogues à celle que nous décrivons. Derrière eux et précédant immédiatement leurs Majestés, s'avance le grand-maître des cérémonies, comte Hunyady, revêtu de son splendide uniforme de général de cavalerie hongrois, écarlate soutaché d'or, la pelisse blanche bordée de fourrure flottant sur le dos, et à la main une longue crosse blanche, insigne de ses fonctions. L'empereur et l'impératrice font leur entrée, accompagnés par tous les archiducs et les archiduchesses présents à Vienne, suivis par leurs maîtres civils et militaires. L'impératrice en robe de satin noir garnie de dentelles de même nuance, porte un immense manteau de cour dont la traîne est portée par deux pages; les archiduchesses et les dames d'honneur portent des toilettes analogues, également en grand deuil motivé par la solennité du jour. L'empereur est en tenue de parade, tunique blanche avec pantalon écarlate à bandes d'or, au cou le collier de la Toison d'Or.

Derrière leurs Majestés et garnissant le quatrième côté de la salle, se range la garde particulière de l'empereur, composée des gardes-nobles allemands et des gardes-nobles hongrois. Ces gardes qui ont tous servi dans l'armée comme officiers, portent un uniforme splendide; les premiers ont la tunique rouge brodée d'or, la culotte blanche, les grandes bottes et un casque acier et or avec panache blanc retombant; les seconds portent un costume hongrois vert clair, soutaché d'argent, avec les bottes en cuir écarlate et une peau de panthère jetée en travers des épaules en guise de manteau. La salle présente en ce moment un coup d'œil qui défie toute description. C'est un fourmillement inouï d'uniformes aux couleurs vives, étincelant de broderies et dont les nuances, accusées crûment par la lumière que les grandes baies de la salle laissent entrer à flots, composent néanmoins un ensemble des plus harmonieux.

* *

L'empereur se tient debout à une des extrémités de la table occupée par les vieillards. Devant chacun de ces derniers, se tient également debout un des membres de la famille impériale. Je distingue parmi eux le père de l'empereur, l'archiduc François-Charles, ce sympathique et aimable prince (décédé depuis), que les habitants de Vienne aimaient à voir, dans

ces dernières années, traverser le Graben et les principales rues de la ville au grand trot de ses six chevaux gris de Lippiza traînant une berline à caisse jaune attelée à la Daumont et d'un modèle qui ramenait la pensée à un siècle en arrière. Près de lui, se tient l'archiduc Charles-Louis, frère de l'empereur, ami éclairé des arts, président du comité d'Autriche-Hongrie à nos expositions de 1867 et de 1878. Voici également l'archiduc Albert, le glorieux vainqueur de Custoza, feld-maréchal et inspecteur en chef de l'armée. A la tête d'une immense fortune, il habite un des plus beaux palais de Vienne et possède la célèbre bibliothèque Albertine, fondée par son père l'archiduc Charles et qui renferme une des plus admirables collections de dessins et d'estampes qui soient au monde. Passionné pour tout ce qui se rapporte à l'art de la guerre, de toutes ces richesses artistiques, il n'estime et n'apprécie que les cartes et plans de bataille, qui s'y rencontrent, on peut le croire, en grand nombre.

Du reste, il pratique pour le luxe et le confort le même désintéressement et quoique son train de maison soit considérable et admirablement tenu, il n'est jamais plus heureux que lorsqu'à l'époque des grandes manœuvres, il peut mener pendant quelques semaines la vie simple et sévère de l'officier en campagne. Ajoutons, pour compléter ce rapide croquis d'une des plus grandes figures de l'empire austro-hongrois, que tout ce qui touche à la France et à notre armée lui est éminemment sympathique. Il se tient soigneusement au courant du développement donné à nos institutions militaires et, ce que plus d'un de nos officiers serait peut-être incapable de faire, il serait homme, si vous le lui demandiez, à vous énumérer sans hésiter nos dix-neuf régions militaires avec les noms de leurs commandants et de leurs chefs-lieux.

Près de lui se tient son frère l'archiduc Guillaume, inspecteur général de l'artillerie et grand-maître de l'Ordre teutonique. Pour la circonstance, il a revêtu le costume de l'Ordre, le chapeau à larges bords et le long manteau blanc avec la croix noire brodée sur l'épaule. Lorsqu'il procède à la réception d'un nouveau chevalier teuton, il endosse parfois une magnifique armure damasquinée d'or et ciselée par Benvenuto-Cellini que l'on admire au Musée de l' Arsenal. Citons encore les archiducs Régner et Léopold, inspecteurs généraux, le premier de la landwehr, le second de l'armée du génie; car il est à remarquer que les princes de la famille impériale, suivant en cela l'exemple que leur donne le chef de la maison de Habsbourg, s'occupent de l'armée assidûment, et presque tous y occupent des positions élevées ou y exercent des commandements importants.

Le Remède du Père Mathieu

Gérait l'intempérance d'une manière prompte et radicale en faisant disparaître complètement chez les victimes de cette funeste passion le désir de boire des liqueurs alcooliques. Cette préparation est tout à la fois un fribri-fuge, un tonique et un altérant; elle chasse la fièvre qui consume l'intempérant et lui fait éprouver le désir immodéré de boire; elle rend la vigueur à l'estomac et au foie qu'une existence désordonnée paralyse presque toujours, et enfin elle rétablit le système nerveux. — Le lendemain d'une orgie, une seule cuillerée à thé de cette préparation fera disparaître toute dépression mentale et physique, et elle guérit aussi toutes sortes de fièvres, la dyspepsie et la torpeur du foie, même lorsque ces maladies proviennent de toute autre cause que l'intempérance. Une brochure donnant de plus amples détails sera expédiée gratuitement sur demande. Prix: \$1 la bouteille. En vente chez tous les pharmaciens. Seul agent pour le Canada.

S. LACHANCE, Pharmacien,
646, rue Ste-Catherine, Montréal.

A nos lecteurs. — C'est avec plaisir que nous recommandons à nos lecteurs de visiter la maison de nouveautés que MM. ARCHAMBAULT FRÈRES viennent d'ouvrir au coin des rues Ste-Catherine et Montcalm. L'acheteur y trouvera tout ce qu'il peut désirer — un grand choix, des marchandises de bonne qualité — et des prix raisonnables. Ceux qui connaissent l'un ou l'autre des associés, sont d'ailleurs certains d'être bien servis. L'un d'eux, M. Jos. Archambault, est bien connu comme ancien commis chez MM. Dupuis frères, et l'autre comme ex-associé de la maison Marcotte & Archambault, encanteurs.

AVIS

Les abonnés de *L'Opinion Publique* qui désiraient faire relier leurs volumes d'une manière élégante et solide, et à bon marché, feront bien de s'adresser au bureau de ce journal, 5 et 7, rue Bleury.

A nos abonnés et amis des États-Unis

Des circonstances imprévues ayant obligé notre agent général, M. Edmond Stevens, à revenir au Canada plus tôt qu'il ne le voulait, il retournera bientôt continuer son travail.

Il visitera la plupart des centres canadiens-français des Etats du *Massachusetts*, *Connecticut*, et *Rhode Island*. Le succès qu'il a obtenu dans les endroits qu'il a déjà visités, nous permet d'espérer que partout il recevra le même bon accueil.

Nous savons qu'on peut toujours compter sur le patriotisme, la politesse et la bienveillance de nos compatriotes des Etats-Unis et nous sommes certains qu'il se feront un devoir d'aider M. Stevens à accomplir sa mission en lui donnant tous les renseignements dont il aura besoin. Voici les principaux endroits que visitera M. Stevens :

Lowell	Marlborough
Lawrence	Lynn
Fall River	Willimantic
Woonsocket	Providence
Valleyfalls.	Pawtucket.
Manville	

Nous espérons aussi que tous ceux qui nous doivent dans les différentes localités qu'il visitera, s'empresseront de régler avec lui sur présentation de leurs comptes afin de lui épargner des courses et des dépenses inutiles.

CHOSSES ET AUTRES

Dix-neuf socialistes allemands ont été chassés du territoire français.

La princesse Béatrice, dernière fille de la reine Victoria, a atteint, le 14 courant, sa 23ème année.

La fondation de l'Hôpital-Général de Montréal date du 13 avril 1694; celle de l'Hôtel-Dieu de Québec du 14 avril 1637.

Une dépêche de la ville du Cap dit que l'ex-impératrice Eugénie est arrivée, en parfaite santé.

Miss Jennie Flood, que doit épouser le fils du général Grant, a un revenu annuel de \$100,000.

Le trafic est devenu tellement considérable sur le chemin de fer Q.M.O. et O., qu'il a fallu construire des remises pour recevoir le fret.

Sa Sainteté le Pape Léon XIII a protesté officiellement contre les décrets anti-jésuitiques mis en force par le gouvernement français.

Il est rumeur, et le rapport paraît fondé sur bonne autorité, que le Pape a l'intention de créer quatre nouveaux cardinaux en Amérique.

Le transport russe *Vladivostock* est en armement à Odessa. Il doit transporter du matériel de guerre dans l'Océan Pacifique du nord.

Les pommes de terre se vendent 18 cents le boisseau à Summerside, et 12 cts à Charlottetown, dans l'île du Prince-Edouard.

La famine fait des ravages déplorables à Mosul, Kurdistan, Turquie; 4,000 personnes se sont enfuies à Bagdad, et des centaines sont mortes sur la route.

Les recettes du Grand Tronc pour la semaine finissant le 10 avril 1880, s'élevèrent à \$206,797 contre \$150,261 pour la semaine correspondante de 1879.

La France la Russie et l'Italie, ont accepté les arrangements qui ont été faits entre la Turquie et le Monténégro, au sujet de la délimitation de leurs frontières.

D'après le correspondant du *Standard*,

l'Egypte aurait résolu d'occuper la côte de la mer rouge, qui s'étend du cap Guardafui à l'entrée du golfe Arabique.

Un convoi de pèlerins anglais, sous la présidence de S. E. le cardinal Manning, quittera Londres pour une visite à Notre-Dame de Lourdes, en France, le 31 mai prochain.

On annonce que des capitalistes se proposent d'établir une manufacture de serge à Saint-Jérôme, si avantageusement placé pour devenir un centre industriel important.

L'exhibition internationale de Melbourne, Australie, promet d'avoir un grand succès. Le gouvernement français a renouvelé sa demande d'un plus grand espace pour ses produits.

Le gouvernement local vient d'acquiescer la possession d'une grande bâtisse, située au pied de la rue du Prince-Edouard, à Québec, qu'il va mettre à la disposition du chemin de fer Q.M.O. et O.

La Russie va augmenter sa flotte, dans les eaux chinoises, de 15 vaisseaux, sous le commandement de l'Amiral Cutakoff. Il y a tout lieu de croire que la Russie veut pousser les choses à l'extrémité contre la Chine.

Une dépêche de Saint-Petersbourg annonce que la police a découvert une société secrète à Vasilostrow. 60 membres de cette association ont été arrêtés, après une résistance désespérée.

Une église qu'on est sur le point de terminer à Moscou, a coûté l'énorme somme de \$3,000,000. Le dôme et la croix sont recouverts d'or. On calcule que des millions du précieux métal sont affectés à la toiture des églises en Russie.

La fabrication canadienne du coton donne aujourd'hui de l'ouvrage à 3,000 ouvriers, chefs de familles, et elle se développe si rapidement que grand nombre d'ouvriers sont revenus des Etats-Unis pour travailler dans nos filatures.

M. Charles Worthen, de Boston, vient de recouvrer \$45,000 en indemnité de dommages soufferts par lui dans une collision sur le chemin de fer le Grand Tronc, causée par la négligence des employés de cette voie ferrée.

Les 700 hommes, femmes, enfants, filles, prêtres et étrangers sacrifiés à Mandalay pour le rétablissement de la santé du roi, ont été enterrés vivants et non brûlés comme on l'avait dit par erreur, sous les tours des murailles de la ville.

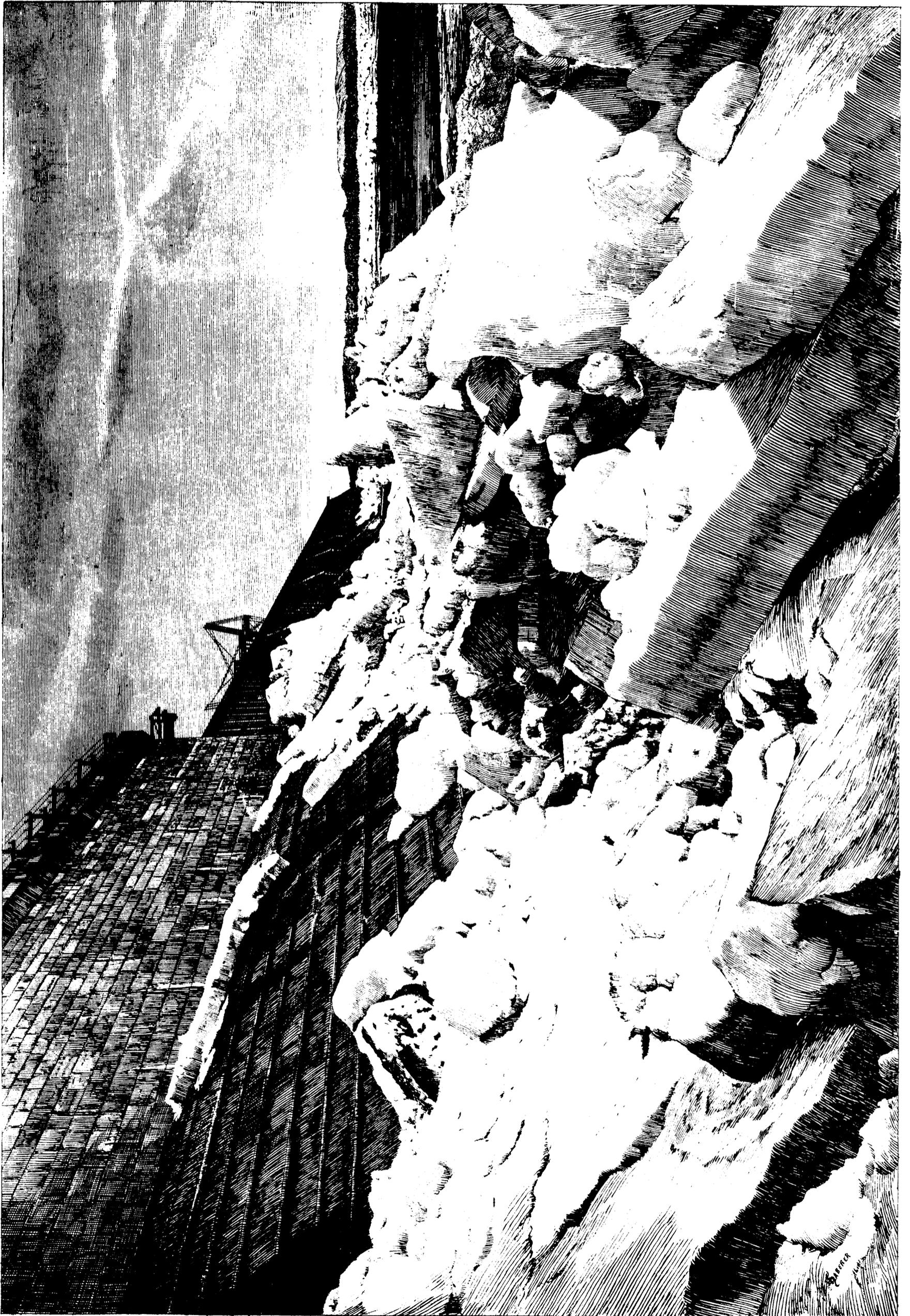
On annonce de Munich qu'un mélo-manie vient de construire un instrument qui imite à merveille 37 cris d'animaux différents, depuis le rugissement du lion jusqu'au gloussement de la poule. Toutes les bêtes de la création semblent enfermées dans ses flancs.

L'émigration a lieu sur une vaste échelle parmi les Scandinaves comme chez les autres habitants de l'Europe. Plus de deux mille ont déjà quitté Bième pour l'Amérique du Nord. Il en est parti un millier de Christiania pour New-York en un seul jour.

Otero, qui a tenté d'assassiner le roi d'Espagne, il y a un an environ, a été exécuté le 14 courant.

Il était âgé de 19 ans. Au moment de paraître devant Dieu, ce criminel a exprimé son repentir, mais n'a point voulu recevoir les consolations de la religion.

A partir du 1er mai, le train de nuit du chemin de fer Q. M. O. et O. partira de la gare du Palais à Québec à 10.30 p. m., et sera dû à Montréal à 6h. a. m. Un Pullman d'un nouveau style sera mis à la disposition des passagers pour lequel ils n'auront à donner que \$1. Les recettes du



LA DÉBAÛLE - LE PONT VICTORIA

chemin, pour le mois de mars, ont atteint près de \$70,000.

Les archéologues et ceux qui s'occupent d'histoire, apprendront avec plaisir que le gouvernement fédéral a l'intention de s'occuper activement de la collection de tous les documents qui se rattachent à la première partie de l'histoire du Canada, pour les livrer à la publicité.

On annonce la mort de l'abbé Josselin, curé de l'église Sainte-Elizabeth, à Paris, et qui fit en 1871 de si héroïques efforts pour arracher Mgr Darboy des mains des communistes. Seul l'église de M. Josselin resta ouverte au culte pendant toute la durée de la Commune.

Des découvertes récentes portent à croire que la falsification du lait se fait en cette ville sur une grande échelle. On croit que le liquide en question, qui se vend la moitié du prix ordinaire, contient du riz et environ un gallon de lait par cent gallons. Il se fait des recherches.

La souscription de Paris, sous la présidence de Son Eminence le cardinal Guibert, pour l'Irlande, a dépassé de beaucoup 100,000 fr. Tout porte à croire que les collectes réunies formeront au moins, pour toute la France, un million, somme que lui offrit l'Irlande pour le soulagement des blessés et des victimes de la dernière guerre.

La récolte annuelle de pommes aux États-Unis est estimée à 51 millions de piastres. L'Ohio seul en fournit pour la valeur de \$7,000,000. La récolte des pêches est estimée à \$50,000,000, celle des poires à 15 millions de piastres et celle des fraises à \$5,000,000. L'exportation annuelle des fruits est estimée à 100 millions de piastres.

Une députation composée de l'hon. juge Loranger, président de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, et de MM. Jérémie Perrault, trésorier, et J.-H. Leblanc, assistant-commissaire ordonnateur, est allée à Québec afin de s'entendre avec M. Rhéaume, président de la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec, au sujet de la célébration de la fête Saint-Jean-Baptiste le 24 juin.

Chez les Zoulous, un garçon ne peut se marier à moins d'avoir battu tous les frères de sa future, et même renversé le père à la lutte si on l'exige.

Il n'y a pas de doute que cette manière de faire la cour ait son attrait pour certains caractères belliqueux; mais il faut avouer qu'une jeune fille qui est affligée d'une demi-douzaine de frères du poids de 200 livres, court de grands risques de coiffer sainte Catherine; tandis que celles qui ont l'avantage d'avoir des frères faibles et craintifs, n'ont que l'embarras du choix. C'est une diable de coutume tout de même; et si jamais la mode en venait en ce pays, nous parions que les frères uniques, ayant perdu leurs pères et frères, feraient prime.

Tous les souterrains du Palais-d'Hiver du Czar, les greniers, le toit et toutes les chambres habitées et inhabitées, ainsi que les murs et les cheminées, ont été examinés. Il a été démontré qu'on n'avait pas à redouter de nouveaux attentats, pourvu que les sentinelles fissent leur devoir. En conséquence, l'empereur couche de nouveau au Palais, ce qu'il n'avait pas fait depuis le 17 février; mais il change de chambre chaque nuit.

La vie que mène Sa Majesté n'a du reste rien d'engageant. Ce qu'elle mange et ce qu'elle boit est goûté avant de lui être servi; son bain est examiné par son médecin avant qu'elle le prenne; et, tous les soirs avant qu'elle se couche, sa chambre et toutes les localités qui y touchent sont visitées avec soin. Aussi, l'empereur est-il très contrarié et ne trouve de plaisir à rien, pas même à passer des revues.

Les annonces de naissances, mariages et décès sont insérées à raison de cinquante centimes.

NAISSANCE

En cette ville, le 12 courant, la dame de M. Edouard Fortin, comm. s. un fils.

LES MODES

La maison DUPUIS FRÈRES, 605 rue Ste-Catherine, vient d'augmenter le personnel de son département des modes en s'assurant les services de Mlle G. Jobin, modiste expérimentée, pendant cinq ans à la tête du département des modes chez A. Pilon & Cie.

Un soin tout particulier a été apportée cette année dans le choix d'articles de mode tel que, chapeaux, fleurs, plumes, ornements de tous genres, rubans de toutes nuances, etc., etc.

La confection des articles en crêpe sera comme par le passé confiée à des mains habiles en cette branche des modes, et recevra une attention toute particulière.

Les crêpes qui sont tous superbes et à l'épreuve de l'eau (waterproof), ont été expédiés directement avec d'autres marchandises de deuil aux Messieurs Dupuis Frères par les célèbres maisons européennes dont ils sont les agents en Canada.

Toute commande sera exécutée sous le plus court délai, et en raison des agences citées plus haut, à des prix défiant toute compétition.

DUPUIS FRÈRES,

No. 605, rue Ste-Catherine, coin de la rue Amherst, aux deux boules noires, Montréal.

Magnifiques Robes en Ours. On porte une attention extraordinaire aux réparages des pelletteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine.

Les Manchons et les Boas sont à meilleur marché que partout ailleurs. On porte une attention extraordinaire aux réparages de pelletteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine.

Les Manteaux sont en plus grand choix et à meilleur marché que partout ailleurs. On porte une attention extraordinaire aux réparages de pelletteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine.

Les Casques sont à meilleur marché que partout ailleurs. On porte une attention extraordinaire aux réparages de pelletteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Sainte-Catherine.

Toutes les Pelletteries sont à grand marché chez Chs Desjardins, 637, 639, rue Ste-Catherine. On porte une attention extraordinaire aux pelletteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine, Montréal.

Mères! Mères!! Mères!!!

Êtes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait des dents? Si l'enfant est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de SIROP CALMANT DE MME WINSLOW. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Ses effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux États-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille. Exiger la véritable qui porte le fac simile de CURTIS et PERKINS sur l'enveloppe extérieure. En vente chez tous les pharmaciens. 25 cents la bouteille. Se méfier des contrefaçons.

La Panacée Domestique de Brown

Est le tue-douleur le plus efficace du monde. Elle vivifiera infailliblement le sang, qu'elle soit employée à l'usage interne ou à l'usage externe, et soulagera plus sûrement tout mal chronique ou aigu que tout autre tue-douleur. Elle a deux fois autant de force qu'aucune autre préparation semblable. Elle guérit la douleur au côté, au dos ou aux intestins, le mal de gorge, les rhumatismes, les maux, et c'est le grand tue-douleur. LA PANACÉE DOMESTIQUE DE BROWN devait être dans chaque famille. Une petite cuillerée de la Panacée dans un verre d'eau chaude (sucré si l'on veut), prise au moment de se coucher, fera disparaître un rhume. 25 cents la bouteille.

Les maladies

Des enfants, attribués à d'autres causes sont souvent occasionnés par les vers. Les PASTILLES VERMIFUGES DE BROWN ou pastilles contre les vers, ne peuvent faire aucun mal à l'enfant le plus délicat. Cette très précieuse combinaison a été employée avec succès par les médecins, et reconnue absolument infaillible contre les vers et inoffensive pour les enfants. 25 cents la boîte.

ADRESSE ET HABILITÉ

Les Amers de Houblon sont vantés dans tous les journaux, même dans les feuilles religieuses. La vente en est immense et elle dépasse celle de tous les autres remèdes. Personne ne doute de la vertu de ces plantes et les propriétaires de ces amers ont prouvé une grande adresse et une habilité incomparables dans la fabrication de ces amers, dont les vertus médicales sont visibles à tout observateur consciencieux.

20 Cartes-Chromo, Joli Bouton de Rose, ou 25 Devises Florales avec nom, 10 cts.—Cie. de Cartes NASSAU, Nassau, N.-Y.

AVIS

APPLICATION sera faite à la Législature de Québec, à sa prochaine Session, pour un Acte incorporant "La Compagnie de Chauffage par la vapeur de Montréal."

LES ÉCHECS

MONTRÉAL, 22 avril 1880.

Pour nouvelles littéraires, s'adresser à Mr le Dr T. LAMOUREUX, 589, rue Ste-Catherine. Pour problèmes, parties, etc., à Mr O. TREMPÉ, 698, rue St-Bonaventure, Montréal.

SOLUTIONS JUSTES

Problème No. 211.—MM. J. W. Shaw, S. Lafrenais, F. Dugas, M. Toupin, Montréal; A. C. Saint Jean, V. Gagnon, H. Lupien, Québec; N. P. Sorel, Trifurvi, Trois-Rivières; M. Lalandy, New-York; Un ami des Échecs, Ottawa; X. Beaujeu, Berthier; Un amateur, Terrebonne; L. O. P. Sherbrooke.

CORRESPONDANCE

J. W. S., Montréal.—Journaux reçus. Merel. L. O. P., Sherbrooke.—Pourquoi pas C 6 F R? Dans ce cas, le mat est en 2 coups.

C. A. B., Saint-Hyacinthe.—Recevez tous nos compliments pour la solution du problème No. 213.—M. H... est un rude joueur.

NOUVELLES

—Nous avons la douleur d'annoncer le décès de M. Lowe, joueur d'échecs de renom, de Londres, Angleterre.

MATCH BARNEZ-DELMAR.—La 5ème partie s'est terminée par une remise; le résultat actuel est comme suit: Delmar 4½, Barnez ½.

—Le "Philadelphia Chess Club" doit ouvrir un tournoi d'échecs: les prix seront comme suit: 1er prix, \$10; 2e, \$5; 3e, \$3; 4e, Un livre sur les échecs par Miles. Ces prix sont dus à la générosité de MM. Martinez, Kinjwalt et Knox.

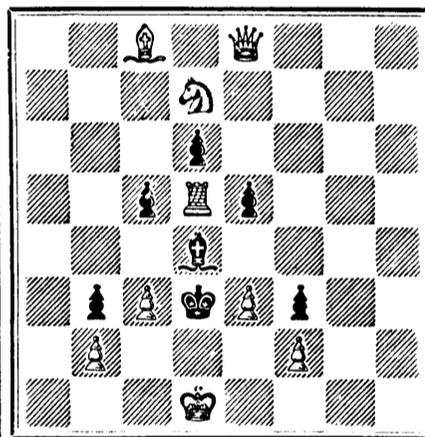
—M. Allen, du journal américain The Tarf, a résigné la position qu'il occupait comme membre du "Manhattan Chess Club." Il apprend que le bureau de direction du M. C. C. ayant en sa possession les pièces d'association portées régulièrement contre Grundy, par un membre du M. C. C., et du bureau de régie du Congrès d'Échecs, les a déposées sur la table, et a accepté ensuite purement et simplement la résignation de Grundy, voulant éviter toutes investigations. Monsieur Allen, indigné de cette conduite, a jugé prudent et convenable de se séparer de ses confrères.—Halyoke Transcript.

—La Revue des jeux des arts et du Sport ouvre un concours de problèmes d'un genre tout à fait nouveau. Chaque envoi devra comprendre un problème inédit, posé de telle façon qu'il y ait de quelque côté qu'on tourne l'échiquier, un mat en 2, 3 ou 4 coups; le nombre de coups n'est obligatoire que pour les quatre problèmes ainsi constitués par une position; la couleur qui donne le mat doit être la même dans les quatre cas. Les concurrents peuvent faire au tant d'envois qu'ils veulent, mais chaque problème devra porter une devise différente, et être accompagné d'un p. cacheté dans la forme ordinaire. Deux prix sont offerts: l'un de 100 francs, par M. Lequesne, l'autre de 50 francs, par M. Camille Morel. Les envois doivent être faits à M. Rosenthal, 26, rue Racine, Paris.—Stratégie.

PROBLÈME No. 214.

Composé par M. M.-J. MURPHY, Québec.

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et font échec et mat en 2 coups

Solution du problème No. 211.

Blancs. 1 T 2e T D Noirs. 1 ♙ 2 D ou C, mat.

119e PARTIE

Gambit Evans.

La partie No 119 est le premier exemple que l'on connaisse du Gambit Evans. Cette partie fut jouée en 1831 entre l'inventeur, le capitaine Evans, et M. McDonnell, champion d'Angleterre à cette époque. Le cap. Evans l'appela d'abord Gambit de l'aile, mais bientôt il ne fut plus désigné que sous le nom de Gambit Evans. On dit que plus tard, McDonnell, dans un match contre La Bourdonnais, célèbre joueur de France, adopta ce début et remporta plusieurs victoires. La Bourdonnais se renferma alors dans son cabinet de travail, et durant plusieurs jours, se livra à l'étude de cette ouverture d'échecs nouvelle et invincible.

Table with 2 columns: Blancs and Noirs, listing chess moves for the Evans Gambit.

NOTES.

- (a) La prise du PC avec la D serait un mauvais coup. (b) C 3: T R aur. it été préférable. (c) Ce coup est très ingénieux, car si les Noirs jouent C pr C, (99 joueurs sur 10) auraient exécuté ce mouvement) les Blancs font échec par F 5e C et matent ensuite en 2 coups. Si les Noirs jouent F pr C, les Blancs répondent par F pr F et matent encore en 2 coups. (d) Ceci paraît menaçant, mais D 3e F était meilleur.

LE JEU DE DAMES

Adressez toutes les communications concernant le Jeu de Dames à M. J.-E. TOURANGEAU, bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

AUX CORRESPONDANTS.

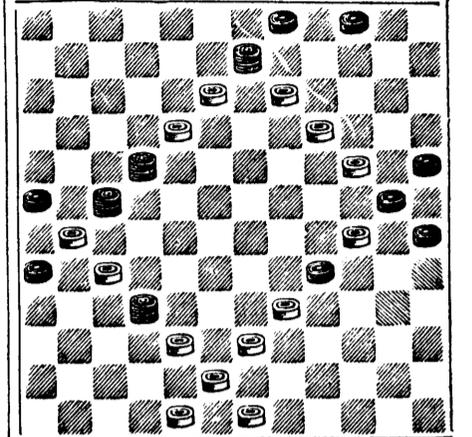
Solutions justes du Problème No. 210

Montréal:—N. Chartier, J.-O. Pénent, R.-H. Denis, Saint-Hyacinthe.—MM. F. Charbonneau et Joseph Poullot, E. Laplante, Z. Vézina. Québec:—N. Langlois, J. Lemieux, François Bernard, P. L'Heureux.

PROBLÈME No. 212

Composé par M. ELIE JACQUES, Montréal.

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et gagnent.

Solution du Problème No. 210

Table showing the solution for problem No. 210, listing moves for Blancs and Noirs.

Prix du Marché de Détail de Montréal

Montréal, 17 avril 1880.

Table of market prices for various goods including flour, grains, dairy products, and meats.

Marché aux Bestiaux

Table of prices for livestock including beef, milk, and various types of sheep and goats.

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMÉE



NE FAILLIT JAMAIS ET EST

Vendue chez tous les Epiciers respectables.



Chemin de Fer du Pacifique Canadien

Soumissions pour superstructure de Ponts en Fer

Des soumissions adressées au soussigné seront reçues jusqu'à MIDI, SAMEDI, le 15 MAI prochain...

Les spécifications et autres détails seront donnés sur application au Bureau de l'Ingénieur en-Chief à Ottawa, le ou après le 15 AVRIL.

Par ordre,

F. BRAUN, Secrétaire.

Dép. des chemins de fer et canaux, Ottawa, 1er avril 1880.



CANAL WELLAND

Avis aux Constructeurs de Ponts

Des soumissions cachetées, adressées au soussigné (Secrétaire des chemins de fer et canaux), et endossées: "Soumission pour Ponts Canal Welland..."

Les plans, spécifications et conditions générales peuvent être vus à ce bureau le et après LUNDI, le 31 MAI prochain...

Les soumissionnaires devront avoir eux-mêmes tous les instruments, et avoir toutes les connaissances nécessaires à ce genre de travaux...

Les chèques ainsi envoyés seront rendus à ceux dont les soumissions ne seront pas acceptées.

Pour la parfaite exécution du contrat, le ou les soumissionnaires dont il sera décidé d'accepter la soumission...

Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire.

Dép. des chemins de fer et canaux, Ottawa, 29 mars 1880.



CANAL WELLAND

Avis aux Entrepreneurs - Machinistes

Des soumissions cachetées, adressées au soussigné (Secrétaire des Chemins de Fer et Canaux), et endossées: "Soumission pour Ponts d'écluses, canal Welland..."

Les plans, spécifications et conditions générales peuvent être vus à ce bureau le et après le 20 MAI prochain, JEUDI...

Les soumissionnaires doivent avoir eux-mêmes tous les instruments et avoir toutes les connaissances pratiques nécessaires à ce genre de travaux...

Les chèques ainsi envoyés seront rendus à ceux dont les soumissions ne seront pas acceptées.

Pour la parfaite exécution du contrat, le ou les soumissionnaires dont il sera décidé d'accepter la soumission...

Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire.

Département des Chemins de Fer et des Canaux, Ottawa, 29 mars 1880.



Chemin de Fer du Pacifique

Soumission pour Réservoirs et Mécanisme de Pompes

Des soumissions seront reçues par le soussigné jusqu'à SAMEDI, le 15 de MAI prochain pour fournir et mettre en place aux différents prises d'eau sur le parcours de cette partie du chemin de fer du Pacifique...

On peut voir les plans et devis et obtenir tous les renseignements nécessaires au Bureau de l'Ingénieur en-Chief, à Ottawa, le et après le 15 Avril.

Par ordre,

F. BRAUN, Secrétaire.

Département des Chemins de Fer et des Canaux, Ottawa, 1er avril 1880.



CANAL LACHINE

Avis aux Entrepreneurs-Mécaniciens

Des soumissions cachetées, adressées au soussigné (Secrétaire des chemins de fer et canaux), et portant sur l'adresse les mots: "Soumission pour Ponts d'écluses pour le canal Lachine..."

On peut en se présentant à ce Bureau le et après JEUDI, le VINGTIÈME jour de MAI prochain, voir les plans et prendre lecture des conditions et des descriptions nécessaires.

Les personnes qui désirent soumissionner doivent être munis de tous les outils et du matériel nécessaires à ces travaux, et avoir une connaissance parfaite de ce genre d'ouvrage.

Les chèques ainsi envoyés seront rendus à ceux dont les soumissions ne seront pas acceptées.

Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire.

Département des Chemins de Fer et des Canaux, Ottawa, 29 mars 1880.



CHEMIN DE FER DU PACIFIQUE

Soumissions pour matériel roulant

On demande des soumissions pour la fourniture du matériel roulant, qui doit être livré sur la ligne du chemin de fer du Pacifique, dans le cours des quatre années prochaines.

- 20 locomotives, 16 wagons de première classe, 20 wagons de seconde classe, 3 wagons d'express ou de bagage, 3 wagons de poste et wagons fumoirs, 240 wagons de fret couverts, 100 wagons de fret découverts, 2 charrettes pour le déblayage de la voie, 2 charrettes à neige, 2 charrettes en saillie, 50 wagons d'équipe.

Le tout devra être manufacturé dans la Puissance du Canada et livré sur le parcours du chemin de fer du Pacifique, à Port William ou dans la province de Manitoba.

Le soussigné recevra les soumissions jusqu'à JEUDI le PREMIER jour de JUILLET prochain.

Par ordre,

F. BRAUN, Secrétaire.

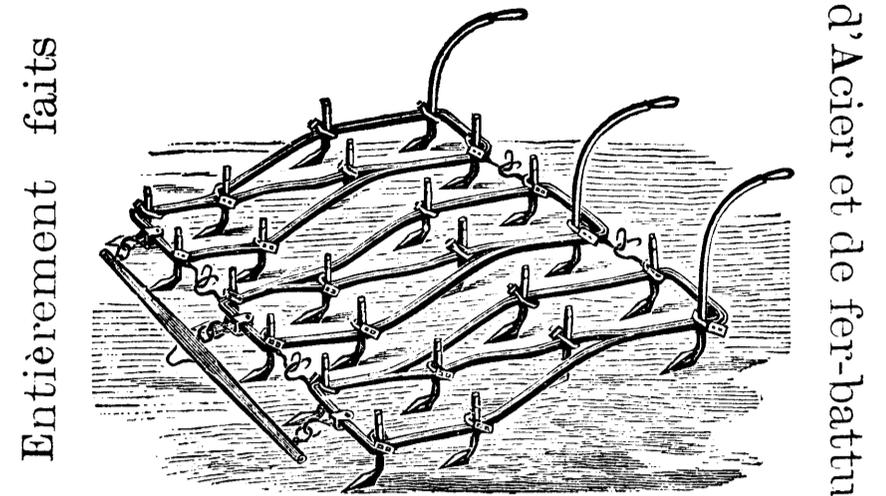
Dép. des chemins de fer et des canaux, Ottawa, 7 février 1888

HOTEL RIVARD

Cet établissement offre de grands avantages aux hommes d'affaires par sa proximité des bateaux à vapeur, du marché, du chemin de fer du Nord, etc., et par la modicité de ses prix. Pension: \$1.00 par jour.

P. RIVARD, gérant.

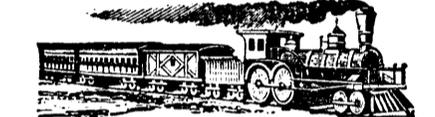
GRUBBEURS EN HERSES



Ces instruments agricoles, connus sous le nom de "CULTIVATEURS," sont fabriqués en différentes sections. A chaque section est attachée une poignée, qui en facilite la fonction dans les terrains difficiles.

L'ARMONTH & SONS, 23 RUE DU COLLEGE MONTREAL.

On à l'AGENT de MESSIEURS FROST & WOOD, dans votre quartier, fabricants de Moissonneuses et Moulins à Faucher, Horse Rakes, Charrues, Rouleaux pour les Charrues et Cultivateurs, en bois et en fer.



CHEMIN DE FER Q.M.O. & O.

DIVISION EST

CHANGEMENT D'HEURES

A dater de Lundi 2 février, les envois partiront comme suit, tous les jours, les dimanches exceptés:

Table with 2 columns: Station, Time. De Montréal to Québec, 9:25 p.m.

Table with 2 columns: Station, Time. De Québec to Montréal, 4:10 p.m.

Les envois partent de la gare du Mile-End dix minutes plus tard.

Billets à vendre aux bureaux de MM. STARNES, LEVE & ALDEN, agents, No. 202, rue Saint-Jacques, au No. 158, rue Notre-Dame, et aux gares d'Hochelega et Mile-End.

Montréal, 16 mars 1880. J. T. PRINCE, Agent Général.

Librairie, Impression, Reliure, Blancs de Livres de Comptes, etc., etc.

Les soussignés entreprennent l'IMPRESSION DE LIVRES et JOBS de toutes descriptions, la RELIURE, LIVRES DE COMPTES, LIVRES A LETTRES, etc.

On donnera une attention toute particulière aux commandes venant des BANQUES, des COMPAGNIES D'ASSURANCE et des CHEMINS DE FER.

On exécute aussi dans le plus court délai les FAC-TUMS pour les Cours d'Appels, FORMULES DE LOI, FORMULES DE NOTAIRES, de tous genres.

Posé étant tout le matériel nécessaire, l'ouvrage se fera promptement et à des prix très modérés. Nous sollicitons respectueusement des commandes.

LE GUIDE DE MONTREAL de LOVELL (Lovell's Montreal Directory) pour 1880-81 sortira vers le milieu de juin prochain. Les ordes pour annonces et copies du livre seront reçues jusqu'au premier juin.

JOHN LOVELL & FILS, 23 et 25, rue St-Nicolas.

AVIS AUX MARCHANDS

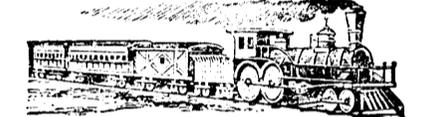
Nous avons toujours en magasin un assortiment complet de LIVRES A L'USAGE DES ECOLES.

Sous presse, pour être publié dans le mois de juillet prochain: GEOGRAPHIE de Lovell, à l'usage des classes supérieures, avec cartes et illustrations, reliure en drap. Prix: \$1.50.

Récemment publiée: GEOGRAPHIE de Lovell avec cartes et illustrations, reliure en drap. Prix: 60 cents.

Sous presse, pour être publié dans le mois d'Octobre: LOVELL'S GAZETTEER OF BRITISH NORTH AMERICA (Guide de l'Amérique Britannique du Nord, imprimé par Lovell), contenant les descriptions les plus exactes et les plus exactes de 7,500 cités, villes et villages dans les provinces d'Ontario, Québec, Nouvelle-Ecosse, Nouveau-Brunswick, Terre-Neuve, Ile du Prince Edouard, Manitoba, Colombie Anglaise et le Territoire du Nord-Ouest.

JOHN LOVELL & FILS, 23 et 25, rue St-Nicolas.



Chemin de Fer du Gouvernement

DIVISION DE L'OUEST

Chemin de fer Q. M. O. & O.

LE CHEMIN LE PLUS COURT ET LE PLUS DIRECT ENTRE MONTREAL ET OTTAWA

Jusqu'à AVIS CONTRAIRE, les trains laisseront le dépôt d'Hochelega comme suit:

Table with 2 columns: Train, Time. Train Express pour Hull à 9:30 et 4:30.

Table with 2 columns: Train, Time. Train Express de Aylmer à 8:15 et 5:35.

Magnifiques chars-palais sur tous les convois de passagers.

Bureau-Général: No. 13, Place-d'Armes.

STARNES, LEVE & ALDEN, Agents des Billets, Bureaux: 202, rue St-Jacques, et 158, rue Notre-Dame.

C. A. SCOTT, Surintendant-Général. C. A. STARK, Agent-Général pour Fret et Passagers. Montréal, 22 janvier 1880.

Précieuses Verités.

Si vous êtes malade, ou languissant sur un lit de douleurs, prenez courage par Les Amers de Houblon vous guériront.

Si vous êtes Ministre, et que vous soyez surchargé de devoirs de pasteur; ou une mère, fatiguée par les soins et l'ouvrage; ou si vous êtes simplement souffrante, si vous vous sentez faible et épuisée, sans savoir trop pourquoi.

Les Amers de Houblon vous guériront. Si vous êtes un homme d'affaires, affaibli par la multiplicité de vos devoirs journaliers; ou un homme de lettres, travaillant la nuit.

Les Amers de Houblon vous fortifieront. Si vous êtes jeune, et souffrant de quelque indisposition, ou que vous profitez trop vite, comme il arrive souvent.

Les Amers de Houblon vous soulageront. Si vous travaillez dans une boutique, sur une ferme, au puits, ou ailleurs, et sentez que votre système a besoin d'être purifié, manque de vigueur ou requiert un stimulant sans entrave.

Les Amers de Houblon sont ce qu'il vous faut. Si vous êtes vieux, avez le poids faible, les nerfs agités, et sentez vos facultés s'affaiblir.

Les Amers de Houblon vous rendront la Vigueur.

LE REMEDE DE HOUBLON CONTRE LA TOUX est le plus agréable, le plus sûr et le meilleur. Demandez-le aux enfants.

Le Consuet de Houblon pour la Poitrine, le Foie et les Reins, est supérieur à tout autre. Il guérit par l'absorption. Il est parfait. Demandez-le chez les droguistes. Les A.H. sont un remède certain contre l'ivrognerie, l'usage de l'opium, du tabac et de tous narcotiques.

Le tout en vente chez tous les droguistes, Compagnie des Amers de Houblon, Rochester, N.-Y. En vente chez LYMAN, FILS & Cie., Montréal. H. S. EVANS & Cie., H. HASWELL & Cie.,

AGENTS, LISEZ CECI

Nous paierons un salaire de \$100 par mois et les frais de voyage, ou allouerons une forte commission pour vendre nos nouvelles et merveilleuses inventions. Nous sommes sérieux en faisant cette offre. Echantillons gratuits. Adressez-vous à SHERMAN & Cie., Marshall, Mich.

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (LIMITÉE.)